

Routes De l'Espoir

Paroles des réfugiés en route vers l'Europe
Jesuit Refugee Service Europe 2016



Routes De l'Espoir

Paroles des réfugiés en route vers l'Europe
Jesuit Refugee Service Europe 2016



introduction

Depuis avril 2015, un grand nombre de réfugiés et de personnes déplacées sont entrés en Europe, traversant la Grèce et l'Italie, et d'autres pays. Ils étaient des gens « on the move », voyageant en toute hâte à travers les pays des Balkans pour atteindre l'Allemagne ou la Suède. Les JRS sur leurs routes, avec des volontaires et d'autres organisations, les ont secourus, aidés à poursuivre leur voyage, pendant les quelques heures qu'ils passaient aux frontières ou dans des camps. Les financements ont été généreux à leur venir en aide, pour soutenir les aides offertes.

Au JRS, nous souhaitons accompagner les réfugiés, avoir du temps pour une rencontre, et plus précisément faire attention à leur voix, à leurs souffrances, à leurs espoirs. Et laisser leur voix être entendues autour de nous. Tel est le projet que nous avons proposé à Danielle Vella, de JRS international, en février et mars 2016. Danielle a voyagé en Grèce, en Macédoine, en Serbie, en Croatie, ainsi qu'en Italie, en Autriche, en Allemagne, à la rencontre des réfugiés « on the move », pour recueillir leur témoignage. Elle a voyagé par avion, en car, en bus, en ferry... avec les personnes déplacées ; l'accompagnait Darin, un photographe de Malte, pour deux voyages, et Oscar Spooner, de JRS Europe pour un autre déplacement.

Danielle Vella a publié chaque semaine un article sur le site internet de JRS Europe. Voici, dans cette brochure, les huit articles qu'elle a envoyés, avec quelques photos.

Cher lecteur, prêtez attention à la voix des réfugiés, et vous comprendrez mieux, avec votre intelligence et votre cœur, l'immense et fort espoir de ces gens qui ont plongé dans l'inconnu, juste pour chercher la paix, la liberté, pour sauver leur vie.

Jean-Marie Carrière SJ
Directeur de JRS Europe

“ Que les parents fassent cela pour leurs enfants ne souffre pas le doute ; leurs sacrifices et leurs doutes sont en leur faveur. ”



📷 Difficile de marcher dans le camp de transit de Slavonski Brod en Croatie.





📍 Sain et sauf à Lesbos juste après l'arrivée de Turquie par dinghy. ↗

📍 Attendre avec inquiétude au centre de Adasevci en Serbie. ➡



“ Vous entendez les mots, mais vous ne pouvez pas croire que ces choses soient vraiment advenues.



contexte

Des voyages impossibles

Avant de passer la mer pour atteindre les rives de l'Europe et tenter d'y obtenir une protection dont ils ont désespérément besoin, ceux et celles qui fuient leur pays ont déjà subi nombre d'épreuves durant leur déplacement. Les jeunes afghans n'ont pu trouver accueil en Iran et ont traversé les montagnes avec des passeurs dans des conditions impossibles. Les familles syriennes ont vu les bombardements détruire toute vie possible, ont subi enlèvements et meurtres sans raison, et se sont enfuis pour rejoindre les camps en Turquie. Somaliens ou Congolais ont traversé le Sahara dans des camions, pendant de longues journées sans boire ni manger ; ils ont subi en Lybie une discrimination violente, été violenté(e)s au plus intime de leur dignité.

Une fois atteint le sol de l'Europe, tous ont cherché à progresser le plus rapidement possible d'étape en étape vers les pays dont ils espéraient sécurité, repos, liberté, paix. Aujourd'hui que les frontières sont fermées et les routes bloquées, les voilà stoppés aux frontières, dans des camps, pour un temps indéterminé, et rarement avec la possibilité d'obtenir un statut de protection. Lorsqu'ils ont pu se déplacer, ils ont été à la merci du commerce profitable des « transporteurs », sans compter les discriminations sur les nationalités. Taxis, bus, trains se sont trouvés parfois arrêtés aux frontières : bus bloqués à une station-service, taxis en grève, trains plus rares, et plus chers. On se rappelle ce camion frigorifique laissé sur une aire d'autoroute avec une vingtaine de morts à l'intérieur. La violence des frontières fermées ou contrôlées sévèrement s'ajoute à la violence des conditions du voyage : Qusai, handicapé, a vu son fauteuil jeté à la mer, parce qu'il n'avait pas pu payer. La violence s'exerce aussi au moment des « enregistrements » aux postes de contrôle, comme ce fut le cas pour Yasmin qui, ne comprenant pas les questions qu'on lui posait à son arrivée en Italie, s'est vue délivrer une obligation de repartir, sans avoir l'occasion de demander l'asile.

Tout ce dont témoignent et parlent ceux et celles qu'a rencontrés Danielle Vella, ce n'est pas seulement les violences et les traumatismes qui constituent le lot inacceptable des déplacements, c'est aussi l'effet produit sur elles par les attitudes européennes à l'égard de ces personnes en mal de protection, les politiques qui ont eu tant de mal à se définir, et qui ont le plus souvent manqué



📍 Tuer le temps au camp de transit de Slavonski Brod en Croatie.

“ Quand les frontières étaient encore ouvertes, les réfugiés ont dû affronter obstacle sur obstacle pour avancer à l’intérieur de l’Europe. ”



📍 Les réfugiés attendent de débarquer du ferry qui les a amenés de Lesbos au port du Pirée, près d'Athènes



aux engagements que les pays européens ont pris en matière d'asile. Au long du voyage, les familles ont été dispersées, disloquées, ce qui met en évidence l'absolue nécessité d'organiser un accès légal et sûr à la protection, notamment par le moyen de la réunification des familles. Et aussi par l'attention portée aux personnes vulnérables, impératif clairement inscrit dans nos législations. L'histoire de Qusai témoigne d'un manque grave sur ce point. Plusieurs rapports ont souligné le nombre important d'enfants laissés seuls, mineurs non accompagnés pour qui les dispositions prévues dans les textes n'ont pas été mises en application. Le principe du droit à demander l'asile a été mis à mal, comme on peut l'entendre dans les paroles des personnes rencontrées. Les critères discriminatoires aux frontières, les classifications abusives et non justifiées (« migrant économique »), les brutalités aux frontières, tout cela manifeste une inquiétante érosion de l'accès à la protection, et de la qualité de cette protection, dont l'on tente aujourd'hui de réduire le plus possible l'attribution et les droits (protection subsidiaire, caractère temporaire de la protection, cessation de celle-ci). Le cas de Yasmin est éloquent : sans avoir été écoutée selon les critères en vigueur, elle reçoit un document qui la rejette, et non qui la protège ; le principe du non-refoulement est remis en cause. Tout récemment, l'accord entre l'Union Européenne et la Turquie, fortement critiqué par beaucoup quant à son adéquation aux obligations internationales et quant à son appréciation des conditions d'accès à l'asile en Turquie, a joué son rôle principal de dissuasion : les frontières sont contrôlées, fermées, les personnes en mal d'asile sont bloquées.

Lorsque l'on se met à l'écoute des réfugiés en quête de protection, on apprend deux choses. D'une part, on comprend mieux ce que c'est que d'être quelqu'un « on the move », animé d'un espoir qui fait fi des frontières, qui est puissamment mû par le souci de l'avenir des enfants. Les rencontres dont la solidarité donnent l'occasion ouvrent à une intelligence de la qualité d'humanité de ces personnes, dont on perçoit en premier lieu les souffrances et les difficultés, mais dont on découvre en parlant avec elles la force d'âme. D'autre part, on est amené à percevoir, à travers leur expérience, les défauts graves de nos politiques. Les réfugiés sont certes dans l'espace d'un entre-deux, mais cela ne signifie en aucune manière qu'ils n'ont pas le droit de réclamer des droits, et en premier lieu celui d'une protection, d'une sécurité, d'une liberté. Et aussi, un droit plus fondamental encore : vivre en paix leurs relations familiales, grâce à un ensemble de relations sociales qui fait cruellement défaut à ceux qui ont tout quitté.

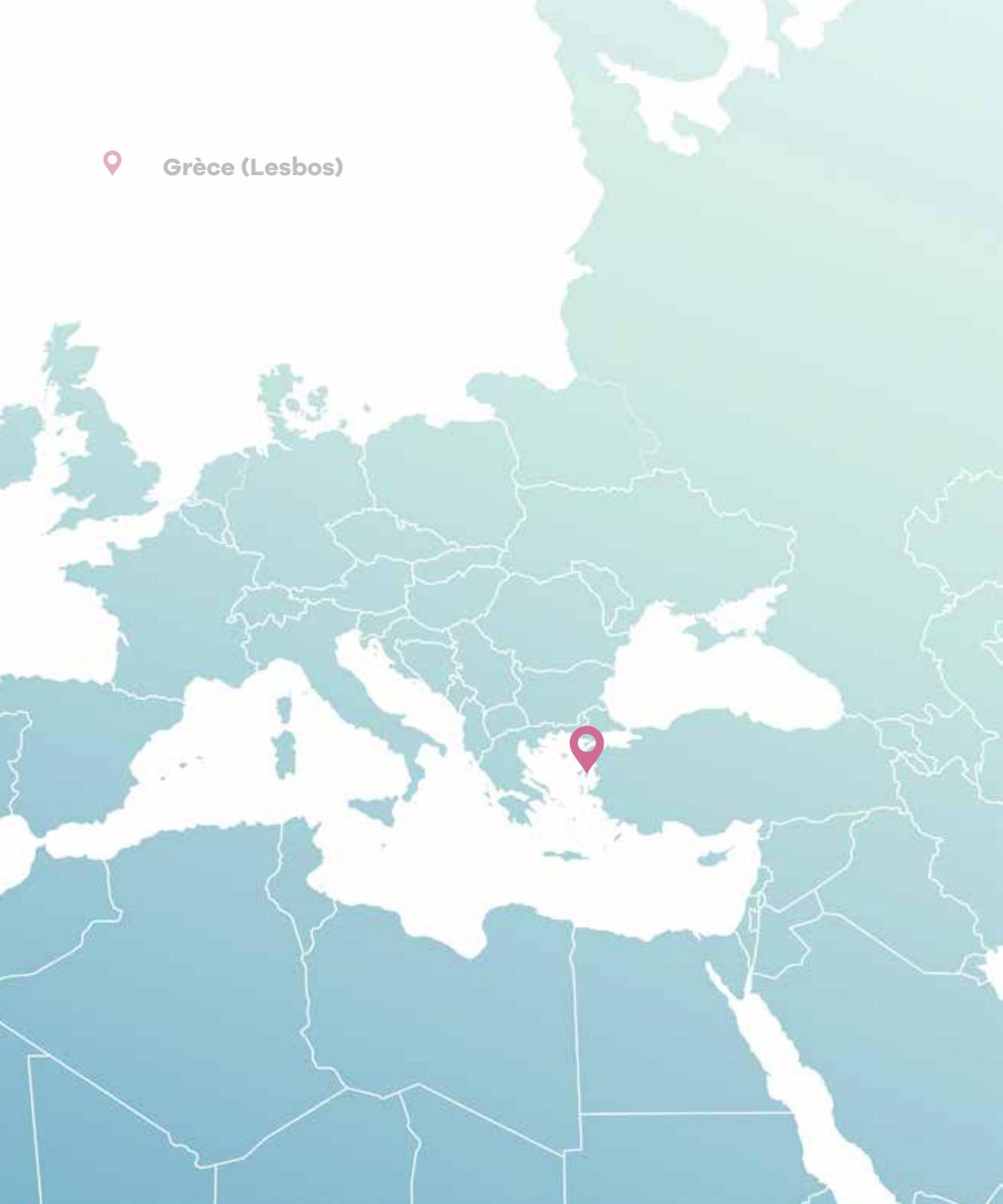
un. L'espoir ne connaît pas de frontières

📍 Soulagement d'atteindre sain et sauf l'île grecque de Lesbos.





Grèce (Lesbos)



un. L'espoir ne connaît pas de frontières

Leur soulagement et leur espoir sont encore plus frappants que leur courage quasi inconscient, les dangers et privations du voyage ou les terribles épreuves subies.

Dès qu'ils abordent les rivages de l'Europe, la plupart des réfugiés ressentent qu'enfin ils sont libérés de la peur, de la répression, de la guerre, de la misère et de l'absence totale d'espoir causée par ces calamités. Ils sont alors remplis d'un espoir sans bornes, un espoir qui ne veut pas se soucier des menaces grandissantes, au sein de l'Union européenne, à leur accès à la protection.

« Depuis quatre ans, je rêve d'arriver ici. A présent, je me sens bien, calme et heureux », dit Hayssem, venu de Syrie avec sa femme et leurs cinq enfants en bas-âge. « Nous étions à l'instant en train de chanter ensemble, moi, ma femme et nos enfants. »

Ahmed et Asyha ont échappé à l'ISIS à Rakka. A ma question de savoir comment ils se sentent, ils se regardent, sourient largement et Ahmed répond : « Comme des morts qui sont ressuscités ».

C'est à Lesbos où ils séjournent dans un camp d'accueil pour familles que Hayssem, Ahmed et Asyha me racontent, en janvier,

leur histoire. J'y ai rencontré des dizaines de gens arrivés de Syrie, Irak, Iran, Pakistan et Afghanistan, via la Turquie, dans l'une ou l'autre île grecque, pour y trouver asile. Et y commencer une « vie nouvelle ». Ils ne sont pas les seuls à se joindre à cet exode vers l'Europe qui dure depuis des années mais a connu un pic en 2015, lorsque plus d'un million de demandeurs d'asile sont arrivés en Europe. En janvier 2016, quelques 69.000 sont entrés en Grèce.

Dès qu'ils touchent terre, ils progressent rapidement d'une étape à l'autre – souvent grâce à des passeurs – pour parvenir à la destination qu'ils se sont fixée, souvent l'Allemagne, pour de nombreuses raisons, l'une d'elle étant, comme me le dit l'un d'entre eux, que « Angela Merkel est la mère de tous les Syriens et Irakiens ».

Le profond soulagement des réfugiés arrivés en Europe découle à coup sûr de ce qu'ils ont survécu à une traversée qui aurait pu être mortelle. Pas moins de 374 personnes sont mortes noyées en Méditerranée en janvier, la plupart tentant d'atteindre la Grèce à bord de dinghies pneumatiques surchargés et défectueux. Hayssem décrit ce voyage en deux

mots : « La peur, la mort. »

Tarek a fui Lattaquié (Syrie) pour échapper à la conscription : « Les passeurs nous disaient que la traversée ne prenait que quarante minutes ; en fait, nous sommes restés trois heures et demie en mer. C'était épouvantable ; les enfants pleuraient et criaient. C'était de la pure folie. » Le lendemain de son arrivée à Kos, Tarek fut appelé comme traducteur pour un homme dont la femme et la fille se sont noyées sous ses yeux.

Qusai, venant de Damas, n'a réussi la traversée que d'extrême justesse, à cause de sa petite taille et d'un grave handicap : il ne peut se déplacer qu'avec une aide extérieure ; il s'en fallut de peu qu'il soit submergé par les vagues et se noie. De plus, entre l'embarquement et son arrivée sur l'île de Nera, il a subi trois fractures à cause de la fragilité de ses os.

Les dangers du voyage vers l'asile ne sont ni nouveaux ni surprenants : l'Histoire montre que la clandestinité, le recours à des passeurs sans scrupules peuvent avoir des conséquences mortelles. Ceux qui, malgré tout, décident d'entreprendre pareille odyssee le font parce qu'ils n'ont pas le choix.

Sur la côte turque, Qusai vit les vagues effrayantes dans lesquelles les passeurs venaient de jeter son fauteuil roulant parce qu'il ne pouvait pas payer pour l'embarquer. Il n'avait payé que mille dollars pour lui. Il se dit que « c'est quitte ou double ; je n'y pense pas car je n'ai pas d'alternative ; je ne reviens pas en arrière ; c'est inutile d'avoir peur, que ce soit ma dernière heure ou non. »

Ghodrat, un jeune Hazara, originaire de la province en guerre de Ghazni (Afghanistan), est arrivé à Lesbos avec sa femme et leur fillette âgée de quatre ans. D'abord, il avait



📍 Descente du bus sur l'île de Lesbos.





📍 Un camp de fortune - la « colline afghane »
-près du village de Moria sur l'île de Lesbos. ↗

📍 Un peu de chaleur après la traversée de la
Turquie à Lesbos. ➡

pensé s'installer en Iran ; il en fut expulsé à deux reprises, car il n'avait pas de papiers. « Evidemment, je me rendais compte que la traversée en mer serait périlleuse. Mais rester en arrière l'était davantage encore à cause des kamikazes : ça arrivait chaque jour ! La guerre, les kamikazes, le chômage, la faim, le fait que vous êtes chiïte ou sunnite... Donc, j'ai choisi de tenter ma chance en sachant que nous pouvions nous noyer. »

Quand on entend ce que ces gens ont fui, on s'étonne moins de leur détermination. Ils ont tous besoin de parler, de raconter, d'expliquer, de dessiner, de mimer et lorsque

les mots leur manquent, ils les cherchent sur internet. Ceux qui ont fui les zones contrôlées par les rebelles en Syrie, sont terrorisés par les bombes larguées par leur propre gouvernement, « ils détruisent tout, écoles, maisons, mosquées ». Un homme dit : « C'est horrible, lorsque vous voyez des enfants tués, que vous retirez leurs corps des décombres. »

Une veuve (son mari avait été tué dans un bombardement) a fini par atteindre Alep après avoir été deux fois renvoyée de Turquie. Elle est sans nouvelles de ses parents et de son frère, 'disparus' après avoir été arrêtés, voilà quatre ans, par l'armée syrienne. « Mon père,





📍 Le camp de fortune « colline afghane » à Lesbos.

“ La vie que j’avais était si pleine de souffrances, je n’ai plus de raison de m’inquiéter de rien maintenant. ”

âgé de 70 ans, avait besoin d'une canne pour se déplacer : représentait-il un danger pour qui que ce soit ? »

Et puis, il y a ceux qui sont parvenus à s'enfuir de zones contrôlées par ISIS en Syrie et en Irak, comme ces quatre sœurs Yezidi. La cadette pleure en silence. Après qu'elles se soient enfuies, les assassins d'ISIS ont tué leur mère : « Ils enlèvent les femmes jeunes et belles et tuent les autres. » Certains racontent comment ISIS punit les infractions comme le fait de fumer une cigarette, de ne pas faire la prière ou de tenter de s'enfuir : flagellation, travail forcé (comme le creusement de tranchées sur le front). « Kollox haram! » (Tout est interdit !). La sanction la plus terrible est la décapitation. Ahmed dessine un carré sur mon bloc-notes et explique : « Tous les quinze jours, ISIS conduit des gens pour les exécuter

sur un square de Rakka. Ils y exposent les têtes trois jours durant. C'était une jolie place ; nous allions y manger des glaces en famille. A présent, n'y vont que ceux qui doivent mourir. » Comme il se lève pour partir, je lui souhaite bonne chance ; il barre le carré d'une croix et me dit « Inch'allah. »

A Lesbos, ma traductrice pour l'arabe était visiblement impressionnée : « On a peine à croire que de telles choses puissent se produire. » En fait, malgré tous mes efforts, je ne parviens pas à imaginer ou à comprendre ce qu'être menacé de telles horreurs peut représenter. Quelque chose revient sans cesse dans la bouche de Ghodrat : « Ma vie était si dure que maintenant, je ne m'en fais plus pour quoi que ce soit. » Mais son rêve, comme d'ailleurs celui de chaque réfugié que j'ai rencontré, est bâti autant sur le désespoir que

sur la confiance inébranlable que l'Europe est un havre de paix, une démocratie qui respecte les droits humains « de chaque personne ».

Cette confiance est alimentée par l'accueil des habitants généreux et des ONG coordonnées par les Nations-Unies sur les îles et à Athènes. Tarek se souvient : « Trois Suédois sont venus à notre secours sur la plage. J'ai été sauvé et j'espère un jour aider les autres comme ils m'ont aidé. C'était beau de les voir prendre les enfants comme s'ils étaient les leurs. »

Mais l'enthousiasme diminue au fur et à mesure que les réfugiés s'éloignent. A Eidomeni, sur la frontière macédonienne (fermée à cause des taxis en grève, qui bloquent les trains), où je rencontre Tarek : « Nous ne pensions pas que ce serait si dur ; nous espérions arriver en Allemagne en cinq ou six jours, mais ça fait déjà sept jours que nous sommes en Grèce. »

La dure réalité est que leur recherche d'asile risque de devenir encore plus pénible

qu'ils ne l'imaginent. En dépit de beaucoup de bonne volonté en Europe, notamment de la part de gens ordinaires et de groupes de citoyens désireux d'accueillir les réfugiés, les orientations politiques vont en sens inverse. Aux niveaux national et européen, les dirigeants proposent et mettent en œuvre des mesures restrictives aux frontières et pour les politiques d'asile, parfois même en violation de la dignité humaine.

Ces nouvelles négatives ne paraissent pas beaucoup influencer les nouveaux arrivants. Ils gardent l'espoir d'atteindre un havre sûr et d'avoir l'occasion de travailler, d'étudier et de donner un avenir meilleur à leurs enfants, la première priorité de n'importe quel parent. Ils se cramponnent à cet espoir car ils n'ont pas d'alternative : comme des millions avant eux, ils ont tout misé sur le pari de la liberté. Depuis que je les ai rencontrés, ma seule pensée est : combien vont y parvenir, trouver cette nouvelle vie pour laquelle ils ont tout sacrifié, et que pouvons-nous faire pour les aider ?

deux. Des familles dispersées

📍 L'affection des parents au camp de transit en Croatie.





1. Serbie
2. Croatie
3. Grèce



deux.

Des familles dispersées

La photo tient dans la main : une famille afghane de sept personnes. Le père, désespéré, l'avait tirée de son portefeuille, les doigts tremblants, avec la carte d'identité de sa femme.

Lui seul et son fils de huit ans étaient arrivés en Serbie où je les rencontrai dans un centre de transit en route vers l'Europe. Le reste de la famille avait été perdu au cours du voyage à la frontière irano-turque, réputée dangereuse en raison des montagnes, du temps et du risque d'interception par les gardes-frontière.

« Je marchais avec ma famille lorsque les gardes ont commencé à crier. Nous avons peur. J'ai attrapé mon fils par la main et nous avons couru et les autres ont filé d'un autre côté. Maintenant, je ne sais pas où ma famille se trouve. »

Avez-vous essayé de les retrouver ?

« Je ne pouvais pas : les gardes auraient tiré sur moi si je bougeais. Nous avons dû continuer à courir car le passeur avait un bâton et un couteau, il me frappait pour que je ne m'arrête pas. » Désespéré, il demande : « Qui peut retrouver ma famille? »

Son fils refoule ses larmes et nomme, comptant sur ses doigts, ses frères et sœurs

absents « Ali, Mohammed, Farzona, Mortaza... quatre, et ma mère : cinq. »

Tous deux ont continué leur voyage avec les autres membres du groupe, choqués, tristes et perdant l'espoir. Dieu seul sait combien de familles ont affronté de tels drames au cours de leur voyage désespéré en quête d'un asile plus sûr que le lieu que le destin leur avait donné. Actuellement, parents, enfants et grands-parents parcourent l'itinéraire que la plupart des réfugiés empruntent de la Grèce vers l'Europe. Il est certain que les parents font tout cela pour l'avenir de leurs enfants, leurs sacrifices et leurs rêves. Mais les dangers qu'ils affrontent pour sauver leur famille sont tels qu'ils peuvent les mener à la perte, au moins passagère mais parfois irréversible, des êtres les plus chers.

Reza, un réfugié iranien traducteur de grec à Lesbos, ne peut oublier une femme qu'il s'efforça de sauver à son arrivée : « Je voyais son ventre gonfler rapidement, et criai qu'il fallait la conduire à l'hôpital. En route, je la tenais dans mes bras; elle me suppliait de ne pas m'occuper d'elle mais de sa fille. Le lendemain, j'allais demander de ses nouvelles. Elle était morte. »

Le voyage peut être si dur que beaucoup d'hommes choisissent de partir seuls. Ils espèrent trouver un itinéraire plus sûr pour leur famille. C'est courageux. Mais cela peut être compromis par les dures règles européennes de réunification.

Mohammed vient d'Erbin, une zone assiégée à l'est de Damas. Après avoir gagné la capitale, il s'enfuit de Syrie après qu'à deux reprises, des agents de la sécurité militaire vinrent chercher son frère. C'en fut trop : « J'ai laissé ma femme et mes enfants avec ma mère. Ils me manquent beaucoup, » me dit-il au centre de transit de Slavonski Brod (Croatie). « J'apprends maintenant que cela peut prendre deux ans avant que ma famille puisse me rejoindre. Je ne peux rester seul pendant deux ans. » Sa voix s'étrangle ; il repousse les larmes, regarde au loin et tire sur sa cigarette.

Le mari de Nour a fui Alep voilà cinq mois, après avoir reçu des menaces « un message qui était si dangereux. » Il est arrivé en Allemagne, mais Nour n'a pas voulu emprunter les voies légales. Enceinte de huit mois, elle partit pour la Grèce avec son père et son frère parce qu'elle « ne pouvait plus rester seule en Syrie. » Sa fille âgée d'un an s'accroche à elle : « Elle veut voir son père, elle l'appelle sans cesse, daddy, daddy. Il me manque tellement ! J'attends le jour où je le retrouverai. »

Nour se mit en route malgré le risque qu'elle pourrait accoucher durant le voyage. A Slavonski Brod où je la rencontre, elle me dit sa fatigue après dix jours de route. Le plus terrible fut de se trouver bloquée à la frontière gréco-macédonienne en raison d'une grève des chauffeurs de taxi macédoniens. Quatre-vingt bus pleins de réfugiés attendirent plusieurs jours à une station service que la frontière soit rouverte : « J'ai passé sept jours en autobus; il faisait froid et nous n'avions pas grand chose à manger ». Je la laisse qui attend patiemment des parents dans le « coin d'identification » ("tracing corner") d'une grande tente. Malgré ses épreuves, Nour reste souriante. Elle dit, avec philosophie : « Il y a des difficultés partout, ici comme en Syrie. »

De nombreux jeunes hommes décident de partir seuls vers l'Europe, pas seulement pour leurs femmes et enfants, mais aussi pour leurs parents, frères et sœurs. Amir vient de Ghazni, en Afghanistan : « Je suis très inquiet pour ma famille; ils sont seuls et se cachent à cause des Talibans. Mon père a 78 ans ; comme je suis l'aîné, je dois prendre soin de mes parents, frères et sœurs. Je suis venu en Europe pour les sauver, vous comprenez ? » Durant plus de quarante ans, son père a exercé comme pharmacien et médecin pour le compte du gouvernement afghan, un crime



☉ Une soeur avec Caritas offre du thé chaud au camp de transit en Croatie.

“ J’ai laissé ma femme et mes enfants avec ma mère à Damas. Ils me manquent tellement. Maintenant j’ai entendu que cela va prendre deux ans pour que la famille soit autorisée à venir. ”

📍 A un autre camp de transit, cette fois à Presevo en Serbie.



pour les Talibans. Après que son père eut reçu des menaces de mort, Amir partit travailler en Iran pour financer son voyage et de là gagna la Grèce : « Je voulais faire ma vie en Europe pour pouvoir y faire venir ma famille. Je reste en contact avec eux, je les appelle pour les rassurer; ils sont si heureux ; ils pleurent chaque fois. »

Abandonner les siens et son pays est toujours une épreuve pénible. Beaucoup de gens se sont efforcés de tenir bon ; mais un moment vient où ce n'est plus possible à cause des bombes, des menaces...

« J'aime mon pays, mais je veux sauver ma vie et mon avenir » dit Hamid qui a été agressé parce qu'il travaillait comme interprète pour une ONG étrangère en Afghanistan, encore un « crime ». Beaucoup ont d'abord essayé de se réfugier pas trop loin de chez eux : des Afghans sont allés en Iran, mais ont trouvé le pays à tout le moins peu hospitalier. Beaucoup de Syriens ont d'abord cherché refuge dans leur pays en guerre, fuyant d'un endroit à un autre, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'autre solution que de partir à l'étranger comme le dit Hassan, un Palestinien de Damas :

« Pendant cinq années, nous sommes allés d'un endroit à un autre ; chaque fois,

les combats recommençaient, des avions bombardaient et mitraillaient et nous devions fuir à nouveau. Maintenant, nous n'en pouvons plus. » Combien de temps des parents peuvent-ils supporter de voir leur famille survivre dans les destructions et les dangers ? « Si je ne me suis pas enfui plus tôt, c'est parce que je ne pouvais pas me le permettre. J'y ai pensé durant trois années. J'ai fait plusieurs tentatives, en vain. J'ai demandé à des amis à l'étranger de m'envoyer de l'argent. Il m'a fallu trois mille euros pour arriver en Grèce. »

La raison première de leur fuite est toute simple : trouver un endroit sûr et paisible. Un homme fuyant le secteur contrôlé par ISIS en Syrie dit : « Qu'est-ce que je demande ? Rien ! Sauf que nous, ma femme, notre enfant et moi soyons sains et saufs ».

Tandis que les réfugiés passent d'un pays à l'autre vers la destination qu'ils ont en vue, les Nations-Unies, les ONG et les employés des centres de transit s'efforcent d'assurer leur sécurité et de les aider, spécialement les familles et les plus démunis. Les réfugiés leur en sont reconnaissants. Ainsi, Mohammed dit : « Je remercie tous ceux qui travaillent dans les centres, les entretiennent, préparent les repas, nous sourient, sont aimables et nous aident. »

“ Je suis tellement, tellement fatigué. Nous avons été sur les routes pendant dix jours. ”



On se prépare pour la prochaine étape, au camp de transit de Presevo, en Serbie.





📍 Faire la queue pour prendre le train, à un camp de transit en Macédoine, près de la frontière grecque.

Entre eux aussi, les réfugiés font preuve de solidarité ; ils voyagent en groupes parfois formés en cours de route, font attention, s'attendent, s'entraident. Les leaders naturels et ceux qui parlent anglais, guident les autres.

« J'aide trois familles depuis l'Afghanistan et quatre autres rencontrées en route » dit Amir. Partout où nous allons, je me procure, pour tous, des tickets, des informations et de la nourriture. « J'essaie de résoudre les

problèmes pour eux, car ils ne connaissent pas la langue et c'est tellement difficile. »

Le père afghan et son fils, séparés du reste de leur famille, sont pris en charge par le groupe qu'ils accompagnent depuis leur départ d'Iran. Hamid est avec eux et il me certifie qu'il les aidera à contacter la Croix Rouge dès qu'ils arriveront en Croatie : « Je les accompagne, je les aiderai, je ferai tout ce que je pourrai. »

trois. Au-delà des mots

📍 Des queues interminables, cette fois à Sid, centre de transit en Serbie.





1. Croatie

2. Frontière Grèce-Macédoine



trois.

Au-delà des mots

« Personne ne prête attention à ce qui se cache derrière les mots. » Voilà comment Iva, une jeune Croate active sein du Service Jésuite des Réfugiés (JRS), résume la préoccupation majeure de l'Europe face à ce qu'elle nomme la crise des réfugiés. Depuis la forte augmentation l'an dernier du nombre de demandeurs d'asile arrivant en Europe, surtout via la Grèce, la tendance à freiner ce flot n'a fait que croître. Les Etats situés sur les itinéraires des réfugiés retiennent des critères arbitraires pour décider qui peut franchir leur frontières et qui ne peut pas.

En parcourant cette route, je me rends compte que s'ils veulent poursuivre leur chemin en Europe, les réfugiés doivent venir d'un « bon » pays et, lorsqu'on les interroge aux frontières, déclarer vouloir se rendre dans un « bon » pays. Jamais je n'ai constaté le moindre effort d'écoute afin d'évaluer les besoins de protection d'une personne.

Depuis le dernier week-end, les contrôles frontaliers sont encore renforcés. Auparavant, les Syriens, Irakiens et Afghans pouvaient passer. A présent, la Macédoine exige que les Syriens et Irakiens présentent carte d'identité et passeport pour entrer sur son territoire et

refuse les Afghans. En conséquence, quelque quatre mille réfugiés sont bloqués à la frontière gréco-macédonienne, tandis que des milliers d'autres attendent à Athènes.

Iva, qui travaille avec les réfugiés à la frontière serbo-croate depuis qu'ils ont commencé à venir l'année dernière, se souvient d'une précédente interdiction faite aux Afghans : « Lorsque la crise a commencé l'an dernier, les Afghans n'ont plus pu franchir la frontière, et l'explication donnée était qu'ils viennent non pas à cause de la guerre, car la situation est normale : il n'y a officiellement, pas de guerre là-bas. »

La soudaine décision de refuser l'entrée aux réfugiés venant d'Afghanistan est très inquiétante. Iva se souvient de remarques entendues de personnes croisées en route. L'une venait de Ghodrat : « Chaque nuit lorsque nous allions dormir, nous nous demandions si nous serions encore en vie le lendemain. » Et un jeune Afghans : « Lorsque nous partions au travail, nous n'étions jamais sûrs de rentrer le soir car nous pouvions être victimes d'un attentat à la bombe ou autre. »

Entre la Grèce et la Croatie, je rencontre des réfugiés afghans fuyant les persécutions.

Ghodrat était menacé parce qu'il est chiite. Ali a fui parce qu'il voulait épargner à sa famille les risques encourus en raison de son travail de journaliste. Hamid est presque parti trop tard : après avoir été attaqué parce qu'il travaillait comme traducteur pour des ONG étrangères : « Alors que j'allais à l'université, un groupe d'hommes m'a accosté et dit : Arrête de traduire. Ils ont pris mon carnet de notes et m'ont frappé à la nuque, à la poitrine, aux bras, partout. »

Des Pakistanais, des Iraniens, des Marocains, récemment arrivés avaient un besoin urgent de protection. Reza, un chrétien iranien, a fui la vengeance des autorités car il était pratiquant. Durant deux ans, il fut constamment convoqué pour subir des interrogatoires, ce qui le laissa immanquablement perturbé, physiquement et mentalement. Lorsque ses persécuteurs furent mis en possession des preuves dont ils avaient besoin contre lui, il ne lui restait qu'à fuir sans attendre. Un jeune couple iranien s'enfuit après que le mari fut condamné à 150 coups de fouet, une peine de prison avec sursis et une forte amende parce qu'il avait servi de l'alcool à leur mariage.

On peut continuer. Lorsque j'ai interviewé des familles dans un camp d'accueil de Caritas, à Lesbos, un jeune homme me dit : « Je suis gay et c'est pour ça que j'ai quitté le Maroc. Combien de fois m'a-t-on battu, insulté, harcelé. » Prenant un morceau de verre, il me montre sa cicatrice au visage et comment on l'a blessé. Soulevant son anorak, il me laisse voir une autre cicatrice faite par un couteau, au côté. Il dit avoir été emprisonné par deux fois sur base des lois marocaines anti-gays. « Je veux aller en Allemagne, mais je sais que je n'y arriverai pas » dit-il tristement.

“ C’est pure
paresse que de
catégoriser les
gens soit comme
« réfugiés »
soit comme
« migrants
économiques. »





📍 L'attente pour être enregistré au centre de transit de Slavonski Brod, en Croatie.



📍 Obtenir des informations, centre de transit de Vinojug en Macédoine.

Il a sans doute raison : il risque fort d'être refoulé à la frontière macédonienne parce qu'il vient d'un « mauvais » pays. De plus, comme nombre de Nord-Africains, il sera sans doute considéré comme un migrant économique. Et je constate ainsi la facilité avec laquelle on classe les gens en « réfugiés » ou « migrants économiques », ceux-ci étant rejetés simplement pour avoir osé se présenter.

De semblables classifications risquent fort d'être injustes et inexactes, et aboutissent à refuser à des personnes la protection dont elles ont besoin. Etant donné l'absence de lois, la violence, la répression, la pauvreté qui règnent dans beaucoup de pays, la seule façon de déterminer si quelqu'un est un réfugié est d'écouter son récit, de comprendre ce qui l'a poussé à fuir et ce qui l'attend s'il retourne d'où il vient.

Comme le dit si bien Iva : « Déclarer quelqu'un migrant économique et pour cela lui refuser de passer les frontières revient à fermer les yeux sur des problèmes existant depuis de nombreuses années. »

Actuellement, Iva est basée au centre de transit de Slavonski Brod (Croatie), où son expérience est suffisante pour savoir que si des gens entreprennent un tel voyage, c'est parce qu'ils n'ont pas d'autre option.

« Vraiment, je ne peux croire que qui que ce soit quitterait toute sa vie, son foyer, ses amis, ses souvenirs si ce n'est parce qu'il le faut » dit-elle avec conviction. « Nous voyons des gens âgés de 80 ans et plus, des invalides en chaise roulante... Hier, un homme a eu deux crises cardiaques. Personne n'entreprend un pareil voyage seulement pour quitter son foyer : ils veulent tenter leur chance de se libérer d'une situation où ils courent une mort certaine pour en trouver une autre qui leur permettra de survivre. »

Si les réfugiés ne peuvent se rendre dans un pays européen leur permettant de demander asile, leur sacrifice risque d'être vain. Comme ils veulent quitter la Grèce à tout prix, ils se retrouvent à la merci des passeurs.

Au début de février, en route d'Athènes vers la frontière macédonienne, mon bus s'arrêta à une station d'essence à Polykastro,

non loin de la frontière. Plusieurs passagers se dirigèrent vers les toilettes au bord du parking. Soudain, ils se mirent à courir et disparurent dans la campagne environnante.

En route, j'avais fait la connaissance d'un Pakistanais venant du Cachemire. Son anglais était faible, mais nous avions partagé des biscuits et des noix, tandis qu'il me montrait la photo de ses enfants restés au pays. « Ils sont beaux » avait-il dit pensivement, en passant les doigts sur l'image sur son portable.

Je souhaite que s'il était parmi ceux qui se sont enfuis dans les champs, les gardes-frontière ne le rattrapent pas. Dans un récent rapport, *Human Rights Watch* dénonce les brutalités infligées par certains gardes à des réfugiés en situation illégale en Macédoine avant de les renvoyer en Grèce.

Il est difficile de reprocher à des gens en quête de refuge de chercher à quitter la Grèce où les perspectives sont fort peu favorables. On sait combien la situation économique y est mauvaise et le chômage important ; il n'est pas possible pour le pays de prendre en charge un nombre élevé de réfugiés. La procédure de demande d'asile est longue, difficile, d'accès malaisé, souvent via Skype. Ceux qui ne parviennent pas à introduire leur demande, risquent d'être arrêtés et déportés. En Grèce, les réfugiés sont exposés à l'indigence, l'absence de logement ou à des attaques xénophobes.

Ainsi, peu à peu, l'espoir de recommencer à vivre, même « pas une meilleure vie, simplement une vie » s'estompe. Le premier réfugié que je rencontrai en Grèce était Faiçal, venu du Pakistan : sans abri, à Athènes, il faisait la file devant le bureau de Caritas, tous ses biens fourrés dans un sac plastique :





📷 Attente anxieuse pour l'enregistrement
à Slavonski Brod, Croatie.



📷 Au centre de transit de Presevo, Serbie.

« La Grèce ne donne rien; voilà huit ans que je perds mon temps ici. » Sa demande d'asile a été rejetée, et il a été arrêté deux fois:

« Sans papiers, ils vous arrêtent pour rien. »

Il me dit n'avoir plus d'espoir : « Je suis mort intérieurement ; je n'ai plus d'imagination, de rêves, de sentiments comme un être humain normal. »

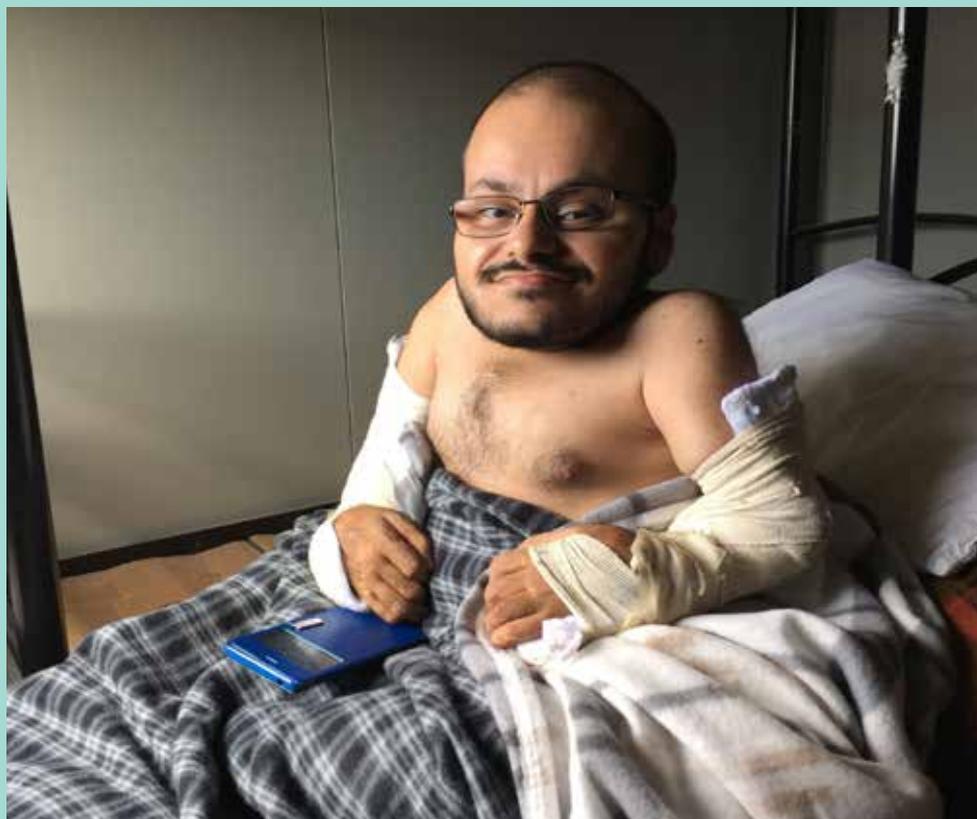
Puis, mes pensées vont vers Nadim, un autre Pakistanais récemment arrivé en Europe en quête de protection. Il a fui parce qu'il a reçu des menaces en tant que chiite. A notre première rencontre, au centre d'hébergement du JRS à Athènes, il était plein de confiance, car il croyait que les « peuples d'Europe »

sauveraient sa famille : « Nous regardions la chaîne National Geographic et voyions que les Occidentaux aiment tellement les bêtes. Alors, pourquoi pas les humains ? Vraiment, les Européens se soucient des droits de chaque être humain ? »

Hélas, les décisions que prennent les responsables politiques des Etats d'Europe afin de gérer la crise des réfugiés plongent Nadim dans le désarroi. Chaque pays justifie ses décisions et se débarrasse de sa responsabilité sur les autres ; mais en fin de compte, il n'y a pas de justification à l'érosion manifeste de la protection à nos frontières.

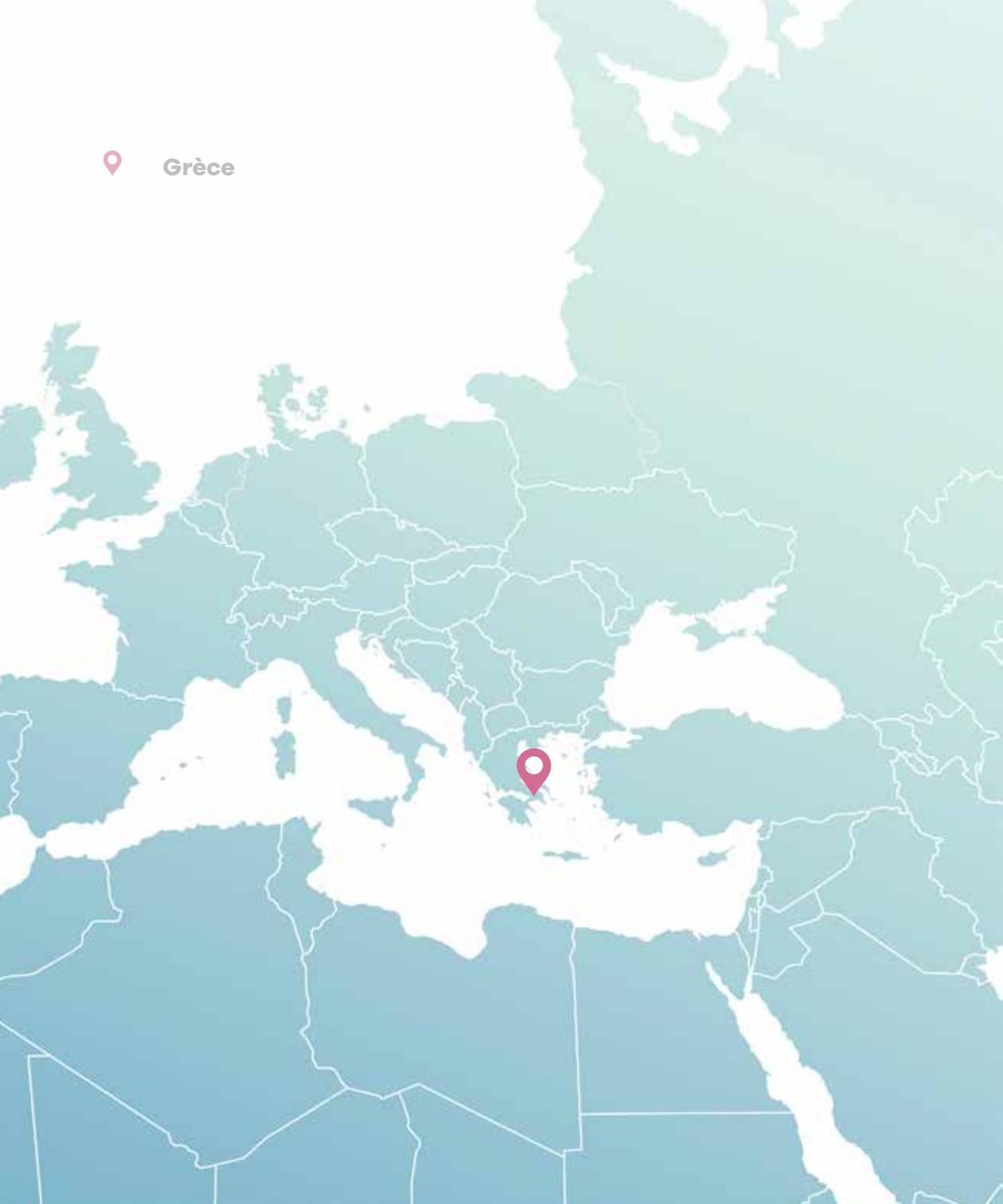
quatre. Ma dernière chance

📍 Qusai à un centre d'accueil à Athènes.





Grèce



quatre.

Ma dernière chance

Les réfugiés affrontant tous les dangers pour sauver leur vie méritent notre admiration pour leur courage. J'en ai pris conscience récemment lorsque je rencontrai nombre d'entre eux en route dans les Balkans en quête d'asile en Europe. Notamment, lorsque j'écoutai Qusai, qui eut besoin d'une dose supplémentaire de courage pour faire ce choix, en raison de sa vulnérabilité particulière.

Début février, Qusai regardait par la fenêtre de sa maison préfabriquée au centre d'accueil Elaionas à Athènes, ce qui se passait dehors. Durant deux heures, il me raconta son histoire avec tellement de détails que je n'avais même pas besoin de lui poser des questions.

Son histoire débute à Damas voilà 27 ans. Il aurait préféré ne jamais y vivre, même avant la guerre : en effet, gravement handicapé (il souffre de Osteogenesis Imperfecta), il ne pouvait pas recevoir en Syrie les traitements spécialisés nécessaires pour qu'il puisse pleinement vivre sa vie.

« Ma vie en Syrie était dure avant la guerre et plus encore par la suite. »

Dans son fauteuil roulant, Qusai vécut dans la peur des bombardements, surtout

lorsqu'il se trouvait seul chez lui, incapable de se déplacer sans aide.

Les coupures de courant, fréquentes en temps de guerre, le rendirent encore plus misérable : « A cause de la guerre, il n'y avait parfois pas d'électricité durant 18 heures d'affilée. Comme je suis toujours à l'intérieur, j'ai besoin du téléphone ou d'un ordinateur pour contacter le monde extérieur. »

Sur Facebook, il s'en prit aussi bien au régime de Damas qu'aux extrémistes islamistes : « Je critiquais les deux côtés. » Cela lui valut rapidement de recevoir des menaces claires sur son compte Facebook et par l'entremise de connaissances. Il désactiva son compte et fit profil bas : « J'essayai de me cacher. »

Lorsqu'il décida de quitter le pays, il demanda un passeport. Il sourit amèrement en évoquant la réponse qu'il reçut : « Je ne pouvais voyager à l'étranger car je n'avais pas rempli mes obligations militaires. Donc, je devais d'abord aller à l'armée. Je me suis présenté à l'examen de santé, fus exempté et reçus enfin mes papiers et un passeport. »

Avec deux parents, il se rendit au Liban et de là en Turquie, où vit sa soeur. Rapidement, il



📍 Des volontaires accueillent un bateau arrivant à Lesbos. Qusai n'a pas eu autant de chance : il a dû attendre de longues heures avant de trouver de l'aide, après avoir atteint Nera, une autre île grecque.

“ Je m'inquiétais
de ce qui
pourrait
m'arriver si le
bateau sombrait
dans l'eau si
froide. ”



fut désenchanté : « Pas d'études, pas de travail, pas de soins médicaux, pas de possibilité de partir : je rencontrai les mêmes obstacles qu'en Syrie. » Qusai entreprit de demander par le HCR son admission dans un pays tiers, mais en vain : « On me dit d'attendre l'examen de mon dossier. Puis on me fit savoir par téléphone qu'on ne pouvait rien faire pour moi. Je n'avais plus aucun espoir. Alors je commençai à envisager de gagner la Grèce par la mer. »

Il était évident qu'il ne pouvait envisager un tel voyage sans un accompagnateur. Par un ami, il rencontra Ahmed, comme lui originaire de Damas : « Fin octobre 2015, il m'appela pour dire qu'il allait tenter la traversée le lendemain et demanda si je voulais l'accompagner. J'étais surpris mais je répondis : oui. »

Le lendemain, ils se rencontrèrent pour la première fois à la gare routière. Il sourit en se rappelant cette rencontre : « Nous avons fait connaissance en route: 16 heures d'Istanbul à Izmir. »

Qusai paya 2 000 dollars, tout ce qu'il avait, pour leur traversée à tous deux : « Je m'étais juré de payer le voyage de celui qui

m'aiderait à traverser la mer : ce serait ma contribution. »

Avec quarante-cinq personnes, ils furent conduits en un endroit isolé de la côté et attendirent le 'patron'. Il en fit un portrait précis : « Il arriva dans un 4X4, très fier, comme s'il jouait un rôle au cinéma. Un revolver à la ceinture ; des lunettes fumées, une veste de cuir, un cigare. Tous ses acolytes étaient armés. »

Le 'boss' dit aux réfugiés combien « nous prenons soin de vos vies. Le bateau est construit en Italie ; il est très bon, parce que nous prenons soin de vous. » Mais il fit jeter la chaise roulante de Qusai à la mer parce qu'il n'avait pas payé pour ça.

Au bruit des vagues « terribles » dans l'obscurité, Qusai était très inquiet : « Qu'allait-il advenir de moi si le bateau coule dans les eaux glacées? Je me dis que j'avais une chance sur deux de m'en sortir. Je m'en fiche, c'est ma dernière chance ; il n'y a pas de retour possible ; je ne peux pas avoir peur. »

La traversée réussit, de justesse : « C'était terrible. » Avant le départ, il se cassa le bras gauche lorsqu'une femme l'écrasa en tombant

“ En Turquie, Qusai avait fait beaucoup d'efforts pour obtenir une réinstallation dans un pays tiers. Efforts qui se sont révélés sans issue. ”

dans le bateau. Il fut trempé par les vagues et ne pouvait qu'à peine respirer dans l'espace surpeuplé.

Son compagnon fit de son mieux pour l'aider : « Ahmed leur criait de faire attention, de me laisser passer et de me faire de la place. L'eau m'arrivait à la poitrine. Elle était glacée et me transperçait jusqu'aux os. Ahmed dut me gifler pour que je ne perde pas connaissance. »

Après avoir tourné en rond trois heures et demie, nous avons débarqué sans être vus, sur l'île grecque de Nera. Hélas, « l'homme qui me portait glissa sur les rochers et je tombai. La chute causa une double fracture de la jambe. Je hurlai de douleur. Sur le sol, on me couvrit de gilets de sauvetage pour me protéger du froid. »

Tandis que les autres passagers s'éloignaient, Ahmed et Qusai restèrent

pendant des heures sur la plage attendant qu'on vienne à leur aide. Malgré sa douleur et le froid, Qusai gardait bon moral : « Nous bavardions normalement : ça va ? Nous avons réussi ! Et nous éclatons de rire. »

Enfin, une voiture de police apparut. « Tout ce que je demandais c'était d'avoir une chaise roulante. » A leur grande surprise, l'agent en ramena rapidement une. Ils quittèrent la plage, Ahmed poussant Qusai.

Qusai ouvre une parenthèse et dit : « Quand vous saurez comment l'agent a trouvé le fauteuil roulant, vous allez rire ! » Lui-même ne l'apprit que plus tard, lorsqu'Ahmed et lui retrouvèrent d'autres réfugiés près d'un restaurant, et que l'un d'entre eux vint réclamer le fauteuil de sa vieille mère. Ensuite, Qusai fut transporté dans un siège en plastique. Alors que Qusai n'en pouvait plus,

Eleni, la propriétaire du restaurant s'approcha et, « voyant mes vêtements trempés d'eau de mer et couvert de vomissures, m'offrit de prendre une douche, me donna des nouveaux vêtements et à manger. »

Il est ému et continue : « Ahmed et moi n'avions plus d'argent pour prendre le ferry vers le continent. Le billet coûtait 50 euros par personne. Eleni nous donna 100 euros. Je ne pouvais le croire. Je pleurai, l'embrassai et elle se mit aussi à pleurer. C'était un miracle. Je reste encore en contact avec elle. »

Ils arrivèrent au Pirée, Qusai, Ahmed et la chaise en plastique. Ils reçurent de l'aide grâce aux amis on-line de Qusai, qui étaient inquiets à leur sujet. Des amis grecs le firent examiner par un médecin qui le prit au centre Elaionas géré par les pouvoirs publics, où le personnel est « formidable ».

Qusai et Ahmed ont introduit une demande d'asile en Grèce, puis d'admission dans un pays tiers de l'UE, si possible dans celui où vit un oncle de Qusai. Tout est allé étonnamment très vite. Peu de temps après m'avoir rencontrée, Qusai me dit joyeusement qu'il avait été admis et qu'il partirait prochainement pour sa nouvelle terre d'accueil.

Je ne sais comment terminer cette histoire qui m'a beaucoup émue, par les souffrances, le courage, la personnalité de Qusai, la bonté d'Ahmed, d'Eleni et de ses amis on-line. Le mieux est de citer Qusai, exprimant sa vision de la vie, celle pour laquelle il était prêt à mourir et qui, je l'espère, deviendra réalité : « Vivre en paix ; continuer mes études ; travailler et être autonome : tel est l'avenir que je veux bâtir. »

“ Pour vivre en paix, pour continuer mes études, pour travailler et être indépendant. Je veux pouvoir envisager mon avenir. ”



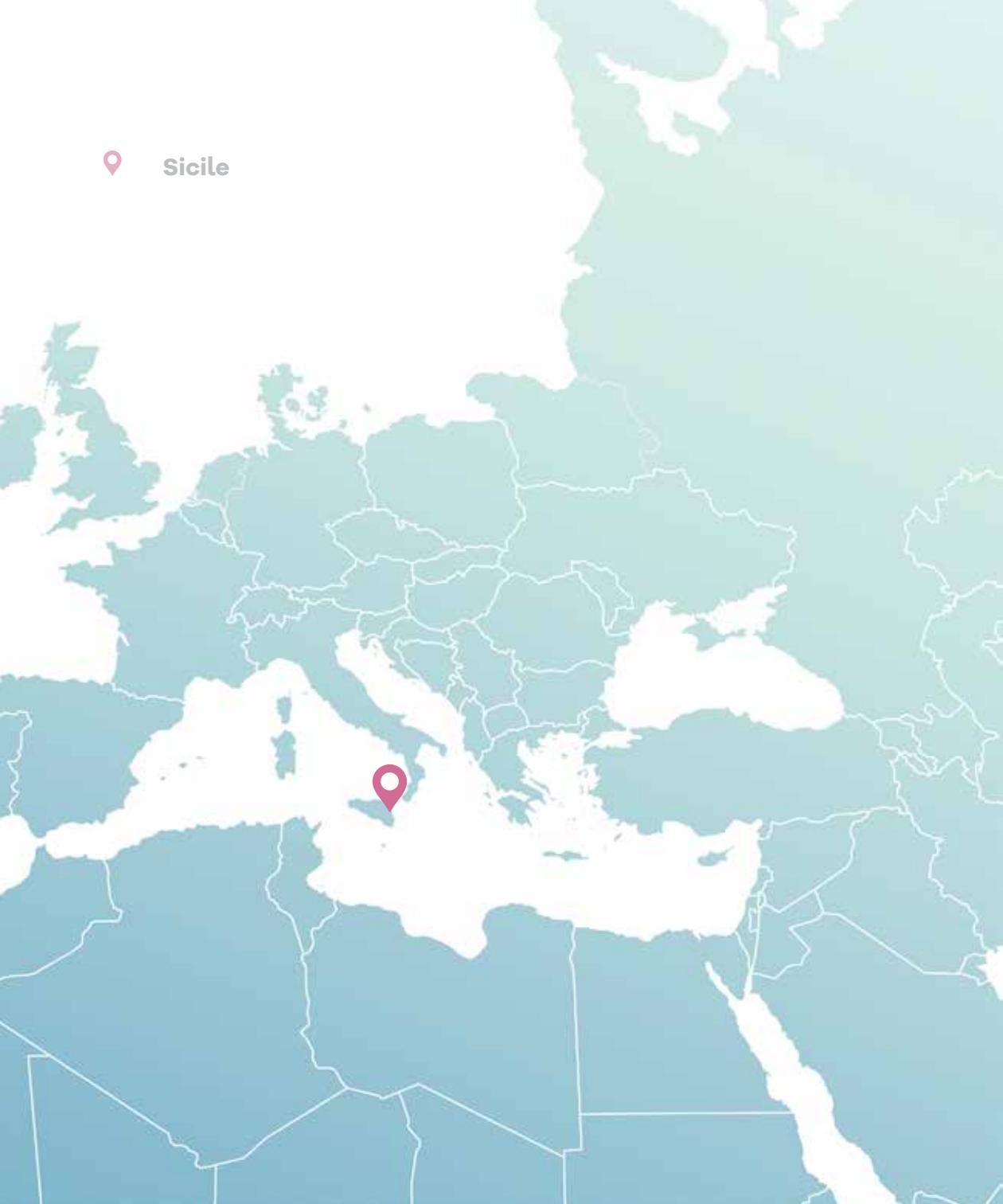
cinq. L'autre route : à travers l'enfer

📍 Repos sur le pont d'un bateau italien *Migrant Offshore Aid Station*, après avoir été récupéré en mer.





Sicile



cinq.

L'autre route : à travers l'enfer

« Jamais je ne retournerai en Somalie, jamais ». La ferme détermination de Yasmin de ne pas retourner en Somalie est plus que justifiée. La jeune fille de 19 ans est partie pour échapper aux avances malvenues d'un membre du groupe terroriste Al-Shabaab. Elle n'avait pas le choix. « Un membre de Al-Shabaab voulait se marier avec une de mes amies et son père a dit non ». Le père et la fille ont été tous deux tués.

Yasmin est partie seule pour un voyage horriblement risqué vers l'Europe, qui lui fit traverser le désert du Sahara et la Lybie, deux pièges mortels pour les réfugiés. Le voyage a été particulièrement difficile pour Yasmin dont les jambes avaient été sévèrement mutilées deux ans plus tôt, quand sa maison a été prise sous un feu croisé entre l'armée et Al-Shabaab.

Yasmin a atteint l'Italie au péril de sa vie. Et là, il ne lui a même pas été donné la chance de demander l'asile. Elle a débarqué à Lampedusa début 2016, on lui a demandé de renseigner un formulaire qui proposait une liste de motifs du voyage. Yasmin, dans son innocence, a coché « travail ». Apparemment « asile » ne figurait pas dans la liste – si tant est que Yasmin eût pu formuler aussi nettement son besoin de

protection. On lui a alors remis un document qui stipulait que puisqu'elle n'avait pas expressément demandé l'asile, elle avait sept jours pour quitter le pays.

Yasmin se retrouva dans les rues en Sicile, seule, avec seulement son ordre d'expulsion en poche. Quelques jours plus tard, Sofia, une Somalienne plus âgée, trouva Yasmin et une compatriote de 19 ans, Amina, à la gare de la ville de Catane, en larmes.

Les deux jeunes filles avaient dormi dehors, sans la moindre idée sur quoi faire, où aller. Bien que Amina n'ait pas reçu d'ordre officiel de quitter l'Italie, elle avait été accueillie dans l'indifférence. Comme elle n'avait pas expressément demandé l'asile, elle avait été abandonnée par le système, et se retrouvait complètement perdue. Sofia amena Yasmin et Amina au Centro Astalli, sous le nom duquel JRS est connu dans toute l'Italie, où l'on prit soin d'elles, et elles ont reçu immédiatement une aide juridique.

Yasmin n'est pas la seule réfugiée arrivée en Italie pour s'entendre dire de repartir presque immédiatement. Le document qui leur a été imposé est connu sous le nom de "respingimento differito", soit « refoulement



📷 Sain et sauf après la récupération en mer.

“ La route par la Méditerranée centrale est longue et dangereuse. ”

différé ». Finalement c'est juste un autre moyen de trier arbitrairement et d'un coup de balai entre ceux qui « méritent » et ceux qui « ne méritent pas la protection ».

Il semble que la décision de refouler au final des personnes est fondée sur le formulaire qu'elles remplissent à l'entrée, sans l'information ni l'aide nécessaires. Ainsi les personnes qui ont besoin de protection, et qui la demanderaient si elles savaient comment procéder, sont sommairement renvoyées.

J'ai entendu plusieurs fois la même chose durant mes semaines récentes le long de la

route des Balkans, que la plupart des réfugiés prenaient à cette époque pour entrer en Europe – route qui est devenue depuis impraticable. Et maintenant je vois que ceux qui traversent la Méditerranée centrale, et qui habituellement débarquent en Italie, font face aussi à des mesures de blocage.

La route de la Méditerranée centrale est longue et dangereuse, surtout pour les réfugiés en provenance de l'Afrique sub-saharienne, que la plupart empruntent. Début mars, cette année, plus de 9 000 avaient débarqué en Italie ; 97 avaient trouvé la mort dans cette

📷 Mains tendues pour une aide : des réfugiés récupérés en Méditerranée.



tentative. 2015 a été l'année la plus meurtrière, et la majorité des morts recensées, 2 892, l'ont été sur cette route.

Yasmin et Amina ont survécu, mais complètement traumatisées par le temps passé dans le Sahara et en Lybie, une année pour Yasmin, une année et demie pour Amina, pour venir à bout de ce défi. Les passeurs au Sahara les ont retenues prisonnières parce qu'ils voulaient de l'argent. Les parents de Yasmin lui avaient donné tout l'argent en leur possession, mais les passeurs voulaient plus. Comme Amina n'avait pas d'argent, les passeurs lui infligeaient régulièrement des punitions. « Je pleurais 24 heures par jour », disait-elle.

Amina pleurait en me racontant ceci, tellement qu'elle pouvait à peine prononcer les mots pour le dire. Elle cachait son visage dans les plis de son foulard, s'exprimant par bribes. Sans qu'on le lui souffle, elle montrait les cicatrices qui zébraient son corps : celle-ci due aux coups, celle-là aux chocs électriques, celle-ci – une cicatrice entre le pouce et l'index – avec un couteau.

Et lorsqu'elle se remémorait les horreurs qu'elle avait subies, Amina répétait : « je n'ai ni mère, ni père, je suis seule ».

Dans son abandon, Amina trouva de l'aide auprès de compagnons réfugiés somaliens, qui payèrent le prix de son voyage aux passeurs : chacun contribua à sa rançon. Mais en Lybie, le calvaire d'Amina continua. Elle fut emprisonnée deux fois, la deuxième fois après que le bateau qu'elle prit pour l'Europe eut chaviré. Quarante personnes se noyèrent. Les survivants furent ramenés en Lybie, détenus et cruellement battus pour avoir osé s'éclipser du pays.

Yasmin fut aussi violemment battue quand elle tenta de s'échapper de l'endroit où elle était prisonnière en Lybie. Elle resta 8 mois enfermée. Elle ne fut relâchée que lorsqu'une délégation de quelque organisation internationale visita les lieux, découvrit la misérable, faible et ensanglantée, et réussit à la faire sortir.

Les conditions horribles de la vie dans le désert et en Lybie sont hélas trop bien connues, j'ai trop souvent entendu des réfugiés raconter leur agonie, commençant par les passeurs qui les prennent en otage pour leur extorquer autant d'argent que possible.

Cette détestable pratique se répète partout en Lybie, un pays épouvantablement hors la loi, où les réfugiés sans défense sont des proies faciles pour l'extorsion et l'exploitation. Ceux qui ne sont pas arrêtés ou enlevés au moins une fois ont en fait de la chance. Qui sont les malfaiteurs n'est pas toujours clair. Comme un réfugié m'a dit : « Comment savoir ? Tant de lybiens portent un uniforme et une arme... ». Les bandes criminelles, actives dans le trafic des êtres humains, sont des coupables désignés. Les milices également. Dans le même temps, au nom du gouvernement de Lybie, reconnu internationalement, le ministère de la lutte contre l'immigration illégale retient indéfiniment des milliers de « citoyens étrangers sans papiers » dans au moins 15 centres répartis dans le pays, où ils subissent la torture et autres horreurs.

Imaginez juste avoir traversé l'enfer et en être sorti, pour vous voir remettre un ordre de quitter le territoire que vous avez atteint au prix de tant de souffrances, ou être tout simplement ignoré. Pour Yasmin et Amina, ce fut presque le coup fatal. Comme elles n'ont



📍 A bord d'un bateau de sauvetage de MSF, en mer entre Lybie et Sicile.

“ Je pleurais toute la journée,
tous les jours. ”

pas pu demander formellement l'asile, elles n'ont pas été placées dans un centre d'accueil officiel, où elles auraient pu vivre dans un confort relatif. Au moins, elles ont maintenant trouvé place dans un centre géré par une ONG, mais cet hébergement d'urgence est loin d'être idéal.

Riccardo Campochiaro, le juriste de JRS à Catane, fait diligence pour faire enregistrer leurs demandes d'asile le plus vite possible, mais dit que cela prendra au moins deux mois, pour des raisons bureaucratiques. Il explique qu'on a obtenu des autorités qu'elles autorisent le dépôt de demandes d'asile par les personnes qui avaient reçu un document de « refoulement différé ».

Dans le même temps, Riccardo et d'autres juristes font systématiquement appel pour tous ces cas. Il dit : « nous avons dit aux autorités que nous contesterons tous les « refoulements différés » ici à Catane. Nous fondons notre appel sur le fait que les personnes n'ont reçu aucune information à leur arrivée sur la façon de demander l'asile, ou même une explication sur ce qu'est l'asile. La question est : vous êtes venus ici pour demander l'asile, pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Il faut qu'il y ait un moment où quelqu'un explique à la personne ce qu'est l'asile, et voulez-vous déposer une demande, ou non ? ».

L'engagement de Riccardo et de ses collègues auprès de leurs clients réfugiés est admirable. Mais la procédure prend du temps, et donc de nombreux réfugiés perdent patience et disparaissent dans la nature pour continuer leur voyage plus avant en Europe, sans quelque reconnaissance ni aide que ce soit.

Yasmin et Amina attendent patiemment. Toutes deux disent la même chose : elles

“ Ils veulent un document qui leur donne une protection, pas qui les repousse en arrière.



veulent tout simplement un titre qui leur donne protection, pas un qui les refoule. « Je veux faire tout le nécessaire pour rester ici », dit Amina. « je veux un titre de séjour, je veux travailler, pour pouvoir aider mes frères et sœurs qui sont restées en Somali. Ils n'ont personne, ils n'ont ni mère ni père. »

Souhaitons que finalement les deux jeunes femmes obtiennent finalement la protection qu'elles attendent et dont elles ont un besoin si urgent, et qu'elles seront capables de reconstruire leur vie brisée, petit à petit. Dieu sait qu'elles méritent toute l'aide que l'on pourra leur donner, et non pas l'accueil minable qu'elles ont reçu à la place.

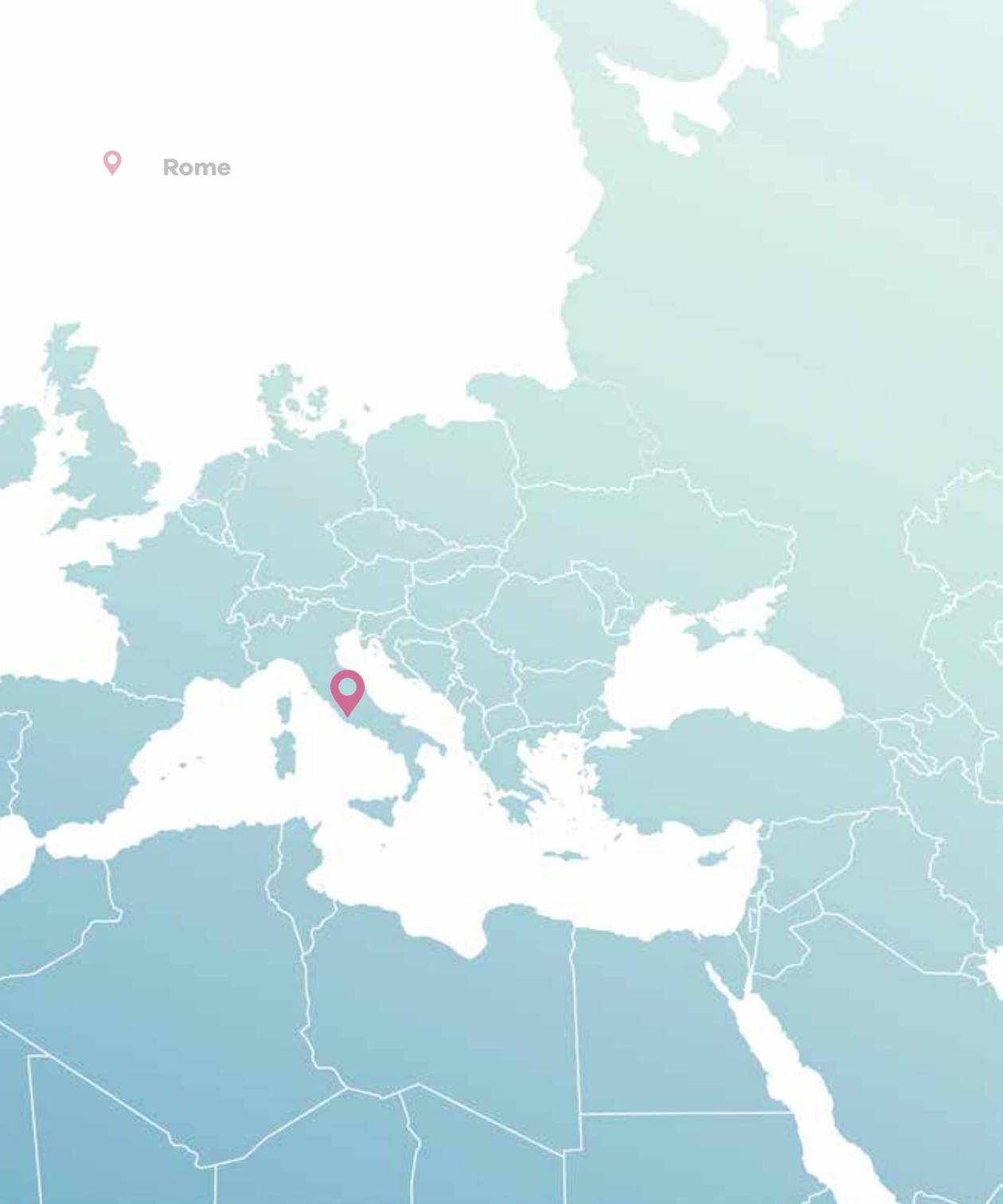
six. Si quelqu'un crie, personne n'entend

📍 Un camp de déplacés à l'Est du Congo, où les atteintes contre les Droits de l'Homme sont monnaie courante.





Rome



six. Si quelqu'un crie, personne n'entend

Rose a commencé à jouer au foot à sept ans. « Je joue très bien » dit-elle sérieusement. « C'est mon métier. Beaucoup d'équipes m'appréciaient. » Si bien qu'une équipe l'embaucha à douze ans. A quatorze ans, Rose quitta son pays, la République Démocratique du Congo (RDC), et partit jouer ailleurs en Afrique pendant quelques années, « un transfert international ». Bientôt elle put être fière de sa carrière.

Quand Rose me raconte son histoire, elle a environ 35 ans et vit dans un centre pour réfugiées géré par JRS à Rome, bien loin des terrains de foot et des entraînements qui étaient sa vie et sa passion en Afrique. Elle est très grave, me dit son histoire lentement et fermement, attentive à n'omettre aucun détail qu'elle juge important.

Elle parle sur un ton égal pour me dire comment, il y a dix ans environ, elle décida de commencer à jouer dans une équipe militaire. Rien n'indique dans ses propos que cette inflexion dans sa carrière la conduirait à un point de non retour. Mais elle changea sa vie en peu d'années, quand Rose commença à réaliser que « beaucoup de mauvaises choses se passaient, que je n'aimais pas ».

Les « mauvaises choses » qui troublaient Rose au fur et à mesure qu'elles les apprenait étaient les abus que les militaires commettaient contre son peuple – leur peuple. « J'ai graduellement changé », se rappelle-t-elle. « En tant que membres de l'équipe, nous devons faire beaucoup de propagande pour le gouvernement. Lors des matches, nous devons porter des maillots de Kabila. Mais je ne voulais pas faire de propagande pour Kabila ».

Il était inévitable que la répugnance de Rose à faire la promotion du président du Congo, Joseph Kabila, lui apporterait des ennuis. Bien qu'elle fût obligée de continuer à jouer pour l'armée, jusqu'à la fin de son contrat, elle refusa avec défi de suivre la ligne du gouvernement.

Au contraire, elle commença à organiser des réunions de ses co-équipiers « pour qu'ensemble nous puissions proclamer que nous sommes congolais et dénoncer le fait que beaucoup d'entre nous sont tués chaque jour. » Et ils refusèrent de porter le maillot de Kabila. « Pour nous, c'est fini », disaient-ils.

Convoquée par le général d'armée qui était président de son équipe, Rose lui dit carrément : « Je n'aime pas ce que fait le pays. Trop de

gens pleurent dans les provinces, et ici à Kinshasa. »

Tout a très mal tourné lorsque Rose a finalement tenté de quitter l'équipe et a fait fi des instances pour qu'elle reste. « Le général a appelé cinq soldats et leur a ordonné de me casser les jambes de telle sorte que je ne puisse plus jamais jouer au foot. Ils m'ont frappée, et frappée, et m'ont cassé la jambe droite du genou jusqu'en bas. La nuit tombée, ils m'ont jetée dans la rivière, et m'ont laissée pour morte. Mon corps était couvert de sang. Un « papa » (vieux homme) m'a trouvée ; des personnes sont venues pour aider à me transporter à l'hôpital. Je suis restée là tête perdue pendant trois jours. »

Ce que Rose se rappelle le plus n'est pas la torture, mais la mort de son père lorsque celui-ci apprit la nouvelle : « Mon père était malade, à l'hôpital lui aussi. Quand il entendit dire que j'étais mourante, et à quel point j'avais été blessée, il mourut le jour même. »

A ce jour, Rose s'accuse toujours de la mort soudaine de son père. Tout au long de notre conversation, elle se réfère à lui avec chagrin et remords. « Mon père me disait de quitter cette équipe. Si je l'avais écouté, il serait encore vivant. Je me sens coupable, je sens qu'il est mort pour moi. »

C'est peut-être cette façon de se faire des reproches qui empêche Rose de voir combien elle est forte. Après ses tortures, elle a passé huit mois à l'hôpital. Elle a changé d'hôpitaux pour échapper au harcèlement constant de l'armée, et quand cela ne suffisait pas, elle allait au lieu de naissance de sa mère et se concentrait sur sa récupération. « Je commençais à aller mieux, doucement,

doucement. Le matin, je courrais ; le soir, j'appliquai la médecine traditionnelle », dit-elle.

Rose récupéra au point de pouvoir reprendre l'entraînement. Elle décida de revenir au football professionnel. Le bien-être de sa famille prenait le pas dans son esprit troublé : « je devais jouer, parce que depuis l'âge de 14 ans, j'ai toujours soutenu financièrement ma famille, et payé pour les études de mes frères et sœurs. »

Mais Rose ne fut pas laissée en paix. Le général qui avait donné l'ordre aux soldats de lui briser les jambes voulait maintenant qu'elle revienne dans son équipe. « le problème enfla jusqu'à ce que trois jeeps remplies de soldats vinrent me prendre alors je me m'entraînais. » Rose fit front courageusement face au général qui en fait s'excusa pour ce qu'il avait fait, « il dit qu'il était en colère », et demanda à Rose de revenir avec une paye doublée ou triplée.

Non seulement Rose refusa, mais elle était plus déterminée que jamais à « proclamer les droits de notre pays. » Et elle décida donc, avec d'autres joueurs de foot, de se joindre à un des nombreux cortèges organisés à Kinshasa le 19 janvier 2015, pour protester contre les tentatives de Kabila de rester au pouvoir au delà de son mandat.

Ce qui s'est produit lors de ces manifestations a été bien documenté par les organisations de défense des droits de l'homme et les medias. Les forces de sécurité ont fondu sur les manifestants, et, durant plusieurs jours, la police et les soldats de la garde républicaine ont tué au moins 43 personnes, en ont blessé des douzaines et fait disparaître cinq autres.

“ Là, si quelqu'un crie, personne n'entend. Les soldats venaient de nuit, ouvraient les portes... et puis ils choisissaient des femmes pour les violer, ou des hommes pour les tuer. ”

Rose a été arrêtée et jetée dans un conteneur maritime – elle dit que les gens étaient détenus dans plusieurs conteneurs sur le site, une pratique à laquelle les forces armées congolaises ont coutume de recourir.

En ce rappelant cette période qu'elle a vécue – heureusement brève – comme détenue, Rose se trouble de plus en plus. Elle se dépouille de son air de calme contrôlé et désespère de me faire comprendre l'horreur cachée du séjour dans ces conteneurs. Elle dessine plein de petites boîtes sur le papier – les conteneurs – et les perce avec son crayon. « Là-dedans, si des gens pleurent, personne n'entend. Les soldats venaient la nuit, ouvraient la porte pour apporter de la nourriture, puis sortaient quelques femmes pour les violer et quelques hommes pour les exécuter. Ils emmenaient les personnes et nous entendions les tirs – boum, boum, boum. ». Rose réussit à s'échapper, un soldat compatissant l'aïda, mais pas sans qu'elle n'ait été violée en bande et torturée à l'acide par cinq autres soldats. Des jours plus tard, secourue et soutenue par d'autres, elle quitta

son pays et réussit à gagner l'Italie saine et sauve.

Assise face à moi à Rome plus d'une année plus tard, Rose me regarde droit dans les yeux : « Mais ne sais-tu pas ce qui se passe dans mon pays ? Pourquoi ne vas-tu pas y voir ? Les pays européens doivent venir voir ce qui s'y passe. Qui va aider ? Chaque jour, au Congo, il y a tant de morts et tant d'atrocités. Mais à qui pouvons-nous les dire ? »

Que puis-je dire à cette femme incroyablement courageuse, dont le souci porte principalement sur son pays, ceux qu'elle a laissés en prison, pas sur elle-même ? La vérité ; c'est à dire que je crois que le peuple de la RDC et ses souffrances sans fin sont largement condamnés à l'oubli international ?

Des semaines après ma rencontre avec Rose, je ne puis me débarrasser de l'urgence de son défi. Je me rappelle tout particulièrement ses mots : « Si des personnes pleurent, personne n'entend », parce qu'ils parlent d'une souffrance ignorée qui est le fruit de tant d'injustice et de conflits dans notre monde aujourd'hui.

Il y a trop d'endroits où l'omnipotence usurpée est à l'ordre du jour, où ceux qui détiennent le pouvoir tiennent la vie des gens ordinaires dans leurs mains, et peuvent la souffler comme la flamme d'une bougie, à leur gré, sans la moindre question.

Et c'est une des plus fortes parmi les raisons qui poussent des centaines de milliers de personnes, de tant de pays déchirés par la guerre et de tant de lieux d'oppression, à essayer de nous rejoindre en Europe. Je ne sais plus combien de réfugiés j'ai entendu dire à quel point c'est stupéfiant ici que vous puissiez réellement protester, critiquer ceux qui détiennent le pouvoir, sans risquer votre vie.

Rose a risqué sa vie plus d'une fois pour proclamer les droits de son peuple. Maintenant elle est en lieu sûr et a obtenu protection. Mais Rose reste encore consumée par son passé traumatique, et trouve difficile

de se concentrer sur le présent. « Ma vie est détruite, » m'assure-t-elle. « Je ne dors pas la nuit, je pense et je repense à tant de choses. En apparence je peux rire et plaisanter, mais à l'intérieur je suis morte. On me dit de prier, donc je prie : Dieu, pourquoi permets-tu que ces choses arrivent ? » Bien que Rose ne puisse repérer aucun espoir dans sa vie à ce jour, j'ai vraiment vu une lueur en l'écoutant, à cause de sa détermination à se battre contre l'oppression, même à un coût si terrible pour elle.

Le moins que nous puissions faire, quand des personnes comme Rose se présentent à notre porte, est de nous placer de leur côté, et d'apprendre d'elles, en écoutant ce qu'elles essaient de nous dire avec autant de force, à travers leurs choix héroïques et leurs appels désespérés. Et de faire ce que nous pouvons pour que leur sacrifice ne reste pas vain.

“ Les gens me disent de prier, alors je prie : Dieu, pourquoi laisses-tu ces choses advenir ? ”



sept. Les gens ici sont gentils

📍 Mustafa (à droite) avec Jürgen, un volontaire, à un abri pour réfugiés à Kirchheim, près de Munich, Allemagne.





Allemagne



sept.

Les gens ici sont gentils

« N'ayez pas peur, vous êtes en sécurité, vous êtes en Allemagne ! » Ce sont les premiers mots que Sara entendit quand elle descendit en trébuchant du camion qui venait juste de la transporter de Turquie jusqu'à la terre promise. La police a emmené Sara, son mari Mustapha et leur fils de cinq ans, mais a été rapide à les rassurer.

Sara dit que les mots du policier constituaient « la phrase la plus réconfortante que j'ai jamais entendue dans toute ma vie. » Ils marquaient la fin d'un voyage qui revient encore tourmenter la famille dans ses cauchemars, plusieurs mois plus tard.

Le chaleureux accueil que reçut le jeune couple en Allemagne venait justifier leur voyage, depuis la panique de la fuite hors de la ville d'Alep en Syrie, jusqu'aux mois rudes en Turquie, jusqu'à la traversée de la mer pour atteindre la Grèce, jusqu'au camion sans aération qui les a transportés à travers l'Autriche.

Aujourd'hui Sara et Mustafa commencent à sentir qu'ils ont abouti. Non seulement ils ont reçu les documents importants par dessus tout qui leur garantissent l'asile, mais ils ont été placés dans un petit centre d'accueil dans une

ville proche de Munich, du nom de Kirchheim, où des bénévoles dévoués s'occupent d'eux. C'est un endroit que j'ai visité quand je suis allée rencontrer des réfugiés en Allemagne.

« Les gens ici sont gentils, ils essaient de nous aider pour tout ce dont nous avons besoin. Nous avons de la chance d'être ici », dit Sara, son visage s'épanouissant dans un large sourire. « Nous avons un petit appartement bien chaud, mon fils va aller à l'école, et nous pouvons commencer à bâtir notre futur. »

S'ils entendent parler des récentes intentions de l'Union Européenne (UE) de fermer les portes aux réfugiés qui viennent par la route des Balkans pour rechercher protection, comme ils l'on fait, Sara et Mustafa doivent se sentir plus chanceux que jamais.

Ils savent combien est difficile et lugubre la survie des réfugiés, jour après jour en Turquie. Et pourtant celle-ci est la destination « sûre » vers laquelle l'Europe projette maintenant – selon un accord déroutant fraîchement conclu entre l'UE et la Turquie – de renvoyer tous ceux qui seront arrivés de façon irrégulière sur les îles grecques, après que leurs demandes d'asile auront été traitées suivant une procédure accélérée.



📍 L'abri pour réfugiés à Kirchheim, près de Munich.

Mustafa et Sara ont passé cinq mois à Istanbul et sont catégoriques sur la quasi impossibilité pour des familles réfugiées de jouir d'une vie décente là-bas – en tout cas c'est ce que leur expérience leur a appris.

« Nous logions avec ma sœur, qui vit là-bas. Istanbul est une ville chère, et si un seul membre de la famille a un gagne-pain, vous ne pouvez pas survivre, pour louer un appartement, payer l'électricité, le gaz, l'eau, tout », dit Sara. « Mustafa avait trouvé un travail, à faire des vêtements dans une usine. Il a travaillé un mois, mais son patron ne l'a pas payé. »

Mustafa intervient sur ce point : « Mon employeur m'a dit 'tu n'as rien, tu ne peux pas porter plainte, tu n'as pas de document d'identité, tu ne peux rien faire'. »

A côté d'autres difficultés prégnantes, en fait il est très difficile pour les réfugiés de travailler légalement en Turquie. Sara est irrésistible dans sa détermination à me faire comprendre combien Mustafa a travaillé durement en Turquie, et pour gagner si peu.

« Mon mari a trouvé un travail dans la fabrication de chandeliers, il travaillait plus que les turcs. Il était parfait dans son travail, et travaillait plus de 12 heures par jour, pour 300 euros par mois. »

Grâce à la générosité de sa sœur, Sara et Mustafa épargnèrent le moindre centime si durement gagné, et empruntèrent en complément de quoi pouvoir acheter une place sur un dinghy pour atteindre l'Europe. Ils sentirent qu'ils n'avaient pas d'autre choix.

Revenir au pays n'étaient certainement pas une option. Sara me montre une photo sur son smartphone, représentant un tas de gravats de ce qui était autrefois un immeuble où ils

habitaient. Un voisin leur avait envoyé cette photo quelques semaines auparavant, avec le message : « regardez ce qu'est devenu votre demeure ».

Sara et Mustafa ont retardé autant qu'ils le pouvaient leur départ de Syrie, parce que bien qu'ils ressentissent les impacts des années de guerre civile, leur quartier principalement kurde, Sheikh Maqsoud à Alep, restait relativement sûr.

Dans son travail comme chauffeur de taxi, Mustafa échappa à des balles, vit des personnes mortes et des blessés dans les rues, et en emmena beaucoup à l'hôpital. A la maison, ils n'avaient ni eau ni électricité, mais se débrouillaient quand même.

Jusqu'à ce jour de début 2015, où le calme qui précède l'aube a été rompu par « des bruits venant de loin, des cris et des explosions ». Peu après, une bombe frappa leur immeuble. Sara se rappelle : « nous étions au deuxième et au troisième étages, et le cinquième a été frappé. Les pierres et de la poussière venaient de partout. Dans l'après-midi, un hélicoptère est arrivé et a commencé à tirer. C'était la vraie guerre, je la voyais pour la première fois de mes propres yeux. »

Sara et son fils s'entassèrent avec d'autres femmes et enfants dans la camionnette d'un voisin qui se jura des les emmener en lieu sûr. « Tout le monde pleurait dans cette camionnette, nous nous bougions les oreilles avec les mains. »

Mustafa dû trouver comment sortir par ses propres moyens de ce qui était du jour au lendemain devenu un champ de bataille. Après plusieurs check points angoissants, « on ne sait jamais qui est qui », le mari et la femme réussirent à quitter Alep.

Dans le village où ils trouvèrent refuge, tout ce qu'ils pouvaient faire était de « rester assis sous les arbres », comme l'expliqua Sara. Il n'y avait pas de possibilité de travailler, la vie était très chère, et la maison de parents chez lesquels ils ont cherché refuge était déjà pleine d'autres personnes déplacées par la guerre.

Du coup Sara et Mustafa décidèrent de mettre le cap sur la Turquie. Ils franchirent la frontière en ambulance, se faisant passer pour des malades, et furent en fait amenés jusqu'à un hôpital de Kilis, ville frontière en Turquie.

Cette traversée de frontière ne fut rien comparée à la deuxième, lorsqu'ils tentèrent de rejoindre la Grèce depuis la Turquie. Après deux heures en camion, tellement entassés que « nous pouvions à peine respirer », ils atteignirent la côte. Le passeur se moqua de leurs craintes au vu de la force du vent et des vagues, et ils entrèrent dans l'eau à 4 heures du matin.

« Nous avons dû marcher dans la mer, avec de l'eau jusqu'à la poitrine, pour atteindre le bateau. Une heure après le départ, un homme dit que nous devons faire demi-tour, parce qu'il sentait une fuite d'air. Nous ne voulions pas le croire, mais peu après, nous avons senti l'air, le bateau coulait, de l'eau entra dans le bateau. Nous avons jeté à l'eau tout ce que nous avons. J'entendais mon fils crier nous allons mourir. » Le pilote, un réfugié qui n'y connaissait rien, dit : « nous ne pouvons rien faire d'autre que de prier Dieu ». Nous avons tant prié !

Ils ont survécu en nageant vers la Turquie : certains ont été sauvés en mer. A leur grande stupéfaction, ils ont été jetés en prison. Un jour plus tard, ils ont été relâchés, mais seulement après avoir signé un papier où ils promettaient



“ On ne pouvait
ni dormir ni
manger. Il y
avait juste la
fatigue, et la
peur. ”



📍 Le camp de transit en Croatie.

de quitter la Turquie avant une semaine. « Nous avons été forcés de revenir vers la mer et de payer de nouveau, un autre passeur. »

Le frère de Mustafa s'était joint à eux pour la première tentative, mais n'a pas pu faire la seconde. Il avait fallu lui faire une douzaine de points pour recoudre une entaille causée par l'hélice lorsqu'il sauta en dehors du dinghy qui coulait. Il dût retourner en Syrie.

Sara, Mustafa et leur fils réussirent la seconde fois. Ils atteignirent la Grèce et se traînèrent à travers la Macédoine, la Serbie et la Hongrie. Des souvenirs horribles, mais Sara se rappelle un rayon de lumière. Après avoir échappé aux passeurs en Serbie, qui les enfermèrent dans un véhicule et les firent payer pour rien, ils se traînèrent vers une station service. « J'ai demandé au propriétaire où nos pouvions trouver une voiture pour aller à Belgrade. Il a été très gentil. Il dit : 'n'ayez pas peur, tout ira bien.' Il nous a transportés pour très peu d'argent. »

La traversée de la Serbie à la Hongrie a duré huit heures, à pied. « Mon fils pleurait, il a porté son sac à dos tout le long. Pas de sommeil, pas de nourriture. Juste la fatigue, la peur. J'ai encore mal là – elle appuie sa main sur sa poitrine – à cause de la peur en moi. »

En Hongrie ils ont grimpé dans un camion

sans fenêtres et mal ventilé qui les amena en Allemagne en cinq heures. Ils ont fait ce voyage en août 2015, ce même mois pendant lequel 17 réfugiés syriens moururent asphyxiés dans un camion frigorifique sur l'autoroute Vienne – Hongrie.

Pas étonnant que Sara ait été transportée de joie lorsqu'elle entendit les paroles du policier allemand à la descente du camion. Au fil des mois, les horreurs passées relâchent leur emprise, et la famille commence à regarder vers un avenir paisible qui est maintenant à leur portée.

Sara espère que lorsqu'il aura appris l'allemand, Mustafa sera capable de trouver un travail « avec un juste salaire », contrairement à ce qu'il avait en Turquie. Elle veut faire bon usage de son diplôme universitaire en grammaire anglaise. Lorsque la conversation se tourne vers les classiques anglais favoris, Sara mentionne Robinson Crusoe, le roman d'un homme échoué sur une île déserte.

« Quand je lis ce livre, je me demande toujours comment il a pu survivre aussi longtemps sur l'île. Je deviendrais folle. Mais si vous êtes seul dans la jungle, sans rien, vous êtes forcés de créer tout ce qu'il faut pour survivre. Le livre parlait d'espoir, peut-être pouvons-nous maintenant avoir de l'espoir ».

“ Mon mari travaillait plus que les gens de Turquie.. plus de 12 heures par jour, pour 300 euros par mois. ”



huit. Un jeu dangereux

📍 Partie de volley à l'extérieur du centre d'asile à Herzogenburg, en Autriche.





- 1. Autriche
- 2. Allemagne



huit.

Un jeu dangereux

« En Lybie, nous étions sur la route de Tripoli dans trois véhicules, avec à peu près 120 personnes dans chacun, la plupart des Érythréens. Nous étions dans le premier, DAECH a arrêté le deuxième ou le troisième. Ils relâchèrent trois personnes, parce qu'elles étaient musulmanes, qui coururent après notre véhicule. »

Qu'en est-il advenu des autres ? Tigiste, qui est âgé de vingt et un ans, hausse les épaules : « Comme si nous le savions ! » Tigiste a échappé à la conscription forcée en Érythrée. Elle a rencontré son mari au Soudan ; il avait fui l'Érythrée après avoir déserté. Il avait été recruté de force comme « teenager », littéralement tiré de son lit une nuit et débarqué dans des baraquements.

Le couple arriva en Europe via le Sahara et la Lybie, et réussit finalement à gagner l'Allemagne, où je les ai rencontrés dans un centre d'accueil confortable, dans le village de Kirchheim, près de Munich. Tout au long de leur voyage, Tigiste était consciente des risques courus et calcula leurs chances – au fur et à mesure qu'elle les perçut – à chaque étape périlleuse. La traversée de la mer fut mauvaise, mais meilleure que le reste, et

certainement meilleure que de retourner en Érythrée. « En mer, si l'on meurt, je suppose que l'on meurt en une minute, et c'est fini. Et si on atteint l'Italie, on l'a atteinte. »

Une définition de la chance : le succès ou l'échec résultant apparemment du hasard plutôt que des propres actions d'une personne. C'est ce de quoi dépend le voyage de millions de réfugiés. La bonne chance de Tigiste a tenu. Mais tous ceux qui parient pour la vie ne bénéficient pas de la même bonne fortune.

Durant ces dernières semaines, en commençant par la Grèce, j'ai visité les pays de la 'route des Balkans' que des centaines de milliers de réfugiés ont empruntée pour entrer en Europe depuis un an. Puis je suis allée en Italie, le point d'arrivée de la plupart des réfugiés qui arrivent par la Méditerranée centrale. Mes dernières destinations ont été l'Autriche et l'Allemagne.

Beaucoup m'ont dit avoir quitté leur pays après avoir échappé de peu à la mort. Comme Omar qui a quitté Damas après que trois bombes sont tombées sur l'école de sa fille. La petite fille est indemne, mais Omar n'a pas voulu braver plus longtemps la chance pour sa famille.



📍 Apprendre la langue : un couple Hazara, d'Afghanistan, en conversation avec une volontaire à Vienne, Autriche. ↗

📍 Zainuddin d'Afghanistan fait le pain dans le centre d'asile de Herzogenburg, en Autriche. →



Sara, d'Alep, s'est rappelée la fuite après une soudaine attaque de son quartier : « Si tu as la bonne fortune, tu survis ; si tu n'as pas de chance, tu meurs. »

La roulette russe suit la route, tout particulièrement aux endroits qui sont des pièges potentiellement mortels, comme la frontière entre l'Iran et la Turquie, le Sahara et la Lybie, et le bras de mer traversé dans des bateaux surchargés et souvent de piètre qualité.

Les réfugiés ne font pas la loi dans ce jeu de changement de vie : ce sont d'autres joueurs plus puissants, comme les passeurs, par exemple, ou les politiciens. Les règles peuvent changer soudainement et arbitrairement. C'est ce que des milliers de réfugiés ont découvert le mois dernier, alors qu'ils avaient enfin réussi à atteindre la Grèce, pour apprendre que la route des Balkans est maintenant fermée.

Une jeune afghane au centre d'accueil de Kirchheim m'a dit avec conviction : « Beaucoup de réfugiés sont en Grèce, je veux que la frontière s'ouvre. Quand une personne est en route, elle veut arriver quelque part. C'est une situation très, très difficile. J'ai souffert aussi, j'ai vécu ceci, s'il vous plaît ouvrez la frontière. »

Quant aux réfugiés qui arrivent maintenant en Grèce, ils risquent la déportation de masse vers la Turquie, grâce à un accord déroutant et controversé entre l'UE et la Turquie.

En visitant un cours de langue pour réfugiés à Vienne, j'ai été présentée à un jeune couple Hazara d'Afghanistan. Ils m'ont dit avoir vécu en Turquie près de cinq ans. Et comment était la vie là-bas ? Maryam secoua

la tête. Son mari, Hamid, dit : « La Turquie ne nous a pas acceptés comme réfugiés. Nous avons vécu dans la peur d'être pris et déportés. »

Ils ont donc vécu dans l'ombre. Leur fille de cinq ans n'a pas pu aller au jardin d'enfants. Hamid travaillait dans une usine textile, gagnant 450 euros par mois pour 11 heures de travail par jour, six jours par semaine. « L'argent que nous recevions pour un jour de travail se suffisait pas pour les besoins d'un jour. »

Hamid et Maryam essayèrent plusieurs fois de prendre un bateau pour la Grèce, même après que la police les eut arrêtés plusieurs fois, et qu'un passeur eut disparu avec 4 500 euros de leur argent durement gagné.

Pour Hamid, le pire moment vint lorsque sa femme fut prête à accoucher. « Nous sommes allés à l'hôpital mais ils ne l'ont pas acceptée parce qu'elle n'avait pas de papier. Et donc elle accoucha à la maison. »

Maryam sera bientôt enceinte de son second enfant à Vienne. Au moins elle pourra se reposer, avec l'assurance qu'elle accouchera à l'hôpital cette fois ci.

Mais les soucis du couple ne sont pas terminés. L'acte suivant est l'attente, parce qu'ils n'ont pas encore obtenu l'asile. « Dieu sait ce que la vie nous cache, » dit Hamid. « Nous nous inquiétons d'autant plus que personne ne nous donne la moindre réponse. Nous attendons depuis sept mois. Quand j'ai demandé, on m'a répondu : vous serez interviewés dans un an. »

Une mère syrienne en Autriche résuma toute cette vie d'anxiété à se ronger les ongles en deux mots bien sentis : « L'entretien, Inchallah ! ».

“ Je suis ici depuis neuf mois et je n’ai pas encore de date pour l’interview. A tout le moins – écoute-moi – j’ai des preuves : mon corps est la preuve.



Dans un immense abri à Munich qui loge environ 850 personnes, j’en appris plus sur Abdullah, un jeune Afghan farouchement fier. « Je suis ici depuis neuf mois et je n’ai pas de rendez-vous pour l’entretien. Au moins écoutez-moi jusqu’au bout – j’ai des preuves, mon corps lui-même est une preuve. » A Kaboul, cinq hommes masqués ont frappé Abdullah de quinze coups de couteau hors de sa maison, l’accusant de ne pas être un musulman, de travailler pour les américains et les allemands, et autres ‘crimes’.

Abdullah n’est pas venu par la Grèce mais par la terre de la Turquie à la Bulgarie jusqu’à l’Allemagne. Comme il ne peut plus se déplacer vite, il a été blessé de nouveau à la frontière entre la Bulgarie et la Serbie, où la police bulgare a ouvert le feu sur les réfugiés qui refusaient de s’arrêter.

En écoutant les autres, j’ai réalisé qu’au moins pour une chose, Abdullah avait de la

chance. On ne lui avait demandé nulle part de donner ses empreintes. Et il ne peut donc pas être assujéti au règlement de Dublin, qui stipule que les réfugiés doivent déposer leur demande d’asile dans le premier pays par lequel ils sont entrés en Europe.

Sherzad, Kovan et Peshtiwan, Yasidis âgés de 19, 20 et 21 ans, sont venus par la même route que Abdullah. Les jeunes hommes payèrent d’avance entre 9 000 et 11 000 euros en Irak aux passeurs qui ‘organisaient’ leur voyage à destination de l’Allemagne. Voyageant séparément, tous furent arrêtés en route, et leurs empreintes les trahirent.

Kovan dit : « La police bulgare m’a arrêté à la frontière avec la Serbie. Je suis resté deux jours dans un camp où j’ai été battu, sans nourriture. Puis j’ai été conduit en prison. J’y suis resté huit jours. On m’a menacé de rester longtemps si je ne donnais pas mes empreintes. ».

Quelques mois après son arrivée en Allemagne, Kovan reçut l'ordre de déportation sous un jour vers la Bulgarie. Un bénévole de l'abri où Kovan était hébergé lui conseilla de demander immédiatement l'asile dans une église. Il en alla de même pour les deux autres.

C'est Dieter Müller, un jésuite de JRS Allemagne qui adressa les Yazidis à la paroisse de Saint-Joseph à Tutzing, une ville riche en bordure de Munich. Ils resteront dans les locaux paroissiaux jusqu'à ce que leur ordre de déportation expire, dans six mois. Dieter dit qu'à peu près 600 réfugiés ont cherché la protection dans des églises un peu partout en Allemagne en 2015, invoquant l'antique tradition chrétienne du sanctuaire. Il conteste l'affirmation mécontente du gouvernement selon laquelle l'asile dans les églises est illégal, bien qu'il admette que « la loi est distendue » pour une bonne cause, « assurer une application équitable de la procédure d'asile ».

Et là la chance joue de nouveau son rôle. Un soutien pratique et à temps, comme ceux offerts par Dieter et le père Peter Brummer, prêtre de la paroisse de Tutzing, peut assurer ou briser le futur d'individus. Heureusement, il y a beaucoup d'européens qui sont désireux d'apporter de l'aide d'une façon ou d'une autre, l'autre face de la prétendue répugnance à accueillir les réfugiés, à laquelle l'Europe fait tant de publicité.

Le père Peter a l'an dernier offert la protection du sanctuaire à 10 réfugiés menacés de déportation. Sa première expérience de l'asile dans une église remonte

à 20 ans, quand il a accueilli une famille kurde que l'Allemagne voulait renvoyer en Turquie. Le père Peter se rappelle que le procureur d'Etat l'avait invité à une rencontre. « Il m'a demandé pourquoi je faisais ceci. J'ai ouvert la Bible et lui ai dit d'y lire ma réponse. Nous avons eu un très bon échange. »

Pour le père Peter et son conseil paroissial, « il n'y avait aucun doute que nous devions le faire », accueillir et protéger des réfugiés. La rencontre l'impressionne profondément. « Il faut se rencontrer l'un et l'autre, face à face, pour entendre l'histoire. Plus nous écoutions, plus nous apprenions, plus nous comprenions, plus notre conviction augmentait. »

Il ajoute : « Vous devez suivre votre conscience, il y a des situations dans lesquelles il faut dire oui ou non ; pas moyen de faire un compromis. »

Le père Peter a mis en mots simples et irrésistibles la conviction dans mon cœur à la fin de la route.

Les réfugiés mettent en jeu littéralement tout dans le pari de gagner la vie. Ils agissent ainsi en sachant qu'ils peuvent tirer la carte de la mort. Mais les questions de vie ou de mort ne devraient pas dépendre uniquement de la chance. La solidarité peut aussi beaucoup contre le mauvais sort. Beaucoup de raisons ont été formulées pour lesquelles nous – gouvernements, communautés et individus – avons le devoir d'étendre la solidarité aux réfugiés. J'emprunte une brève formule à Dostoïevski : « Nous sommes responsables de tout pour tous. »



📷 Baby-foot dans le centre d'asile de Herzogenburg.





📷 Congratulations avec les réfugiés après l'enregistrement dans le centre de transit en Croatie.

“ Quand une personne est en route, elle veut arriver quelque part... s'il-vous-plaît, ouvrez la frontière.



Un perspective : Abraham le migrant

Les grandes traditions, comme les trois religions monothéistes du Judaïsme, du Christianisme et de l'Islam, ont toutes porté grande attention à la vie de l'exilé et du déplacé, de l'étranger, de sorte que l'hospitalité offerte à l'étranger est comme une pierre de touche dans ces traditions. Sans doute pour la raison que l'humanité de l'exilé et des personnes déplacées met au jour des traits spécifiques et des potentialités inconnues des gens ordinaires.

Abraham, l'ancêtre des Juifs, des Chrétiens et des Musulmans, est la figure archétypale du migrant. En premier lieu, Abraham écouta la voix intérieure – la voix de Dieu – qui lui disait de sortir d'un lieu de mort et de stérilité. Abraham est parti, et depuis ce moment-là, Abraham est constamment sur le départ, sa vie est sous le signe du départ. Le départ est une séparation, du pays, de la famille et des relations, de tout ce qui est bon et rend heureux dans la vie quotidienne, de toute une histoire partagée. Le départ est aussi une mise en mouvement, le moment du départ est une épreuve pour le caractère et la force de la volonté. Après chaque obstacle, Abraham doit repartir, poursuivre sa route. Le voyage d'Abraham est tendu vers le futur : « vers le pays que je te ferai voir ». Abraham est en mouvement, sans voir ni connaître là où il va. Enfin, Abraham va trouver des partenaires sur la route : de bons compagnons, ou des compagnons pas si bons, ceux qui aident de manière sûre et ceux à qui on ne peut se fier.

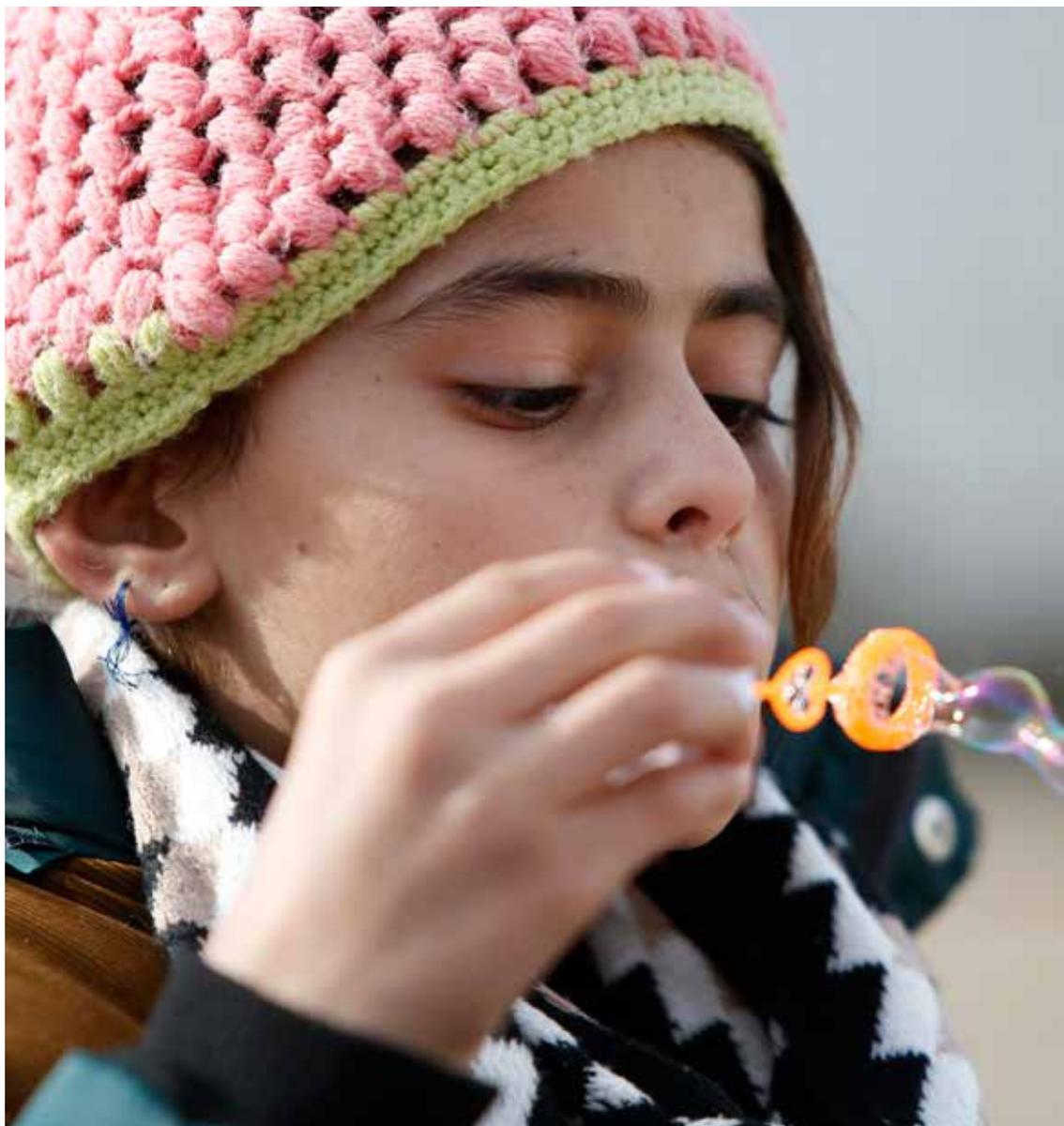
Les réfugiés d'aujourd'hui sont facilement reconnaissables dans la figure d'Abraham. Ce sont des gens de foi et d'espérance. De foi, car ils obéissent à cette voix intérieure qui les pousse à partir et à rechercher la vie contre la mort ; de foi, car ils croient à la promesse qu'ils ont entendu dans cette voix. D'espérance, aussi, car ils acceptent de plonger dans l'inconnu, d'aller bien au-delà de ce qu'ils pouvaient imaginer, de ne jamais cesser de chercher un avenir pour leurs enfants.

Ces traits d'humanité qui caractérisent les réfugiés peuvent nous fasciner, mais ils nous invitent aussi et ouvrent en nous de nouvelles possibilités, lorsque nous avons la chance ou l'occasion de les rencontrer, d'échanger avec eux, de partager la joie de l'hospitalité avec eux.



📍 En attente de la prochaine étape, au centre de transit de Sid, en Serbie

“ Les réfugiés d’aujourd’hui se reconnaissent facilement dans la figure d’Abraham. Ce sont ces gens de foi et d’espoir. ”



📷 Un moment heureux et lumineux :
faire des bulles à Presevo, en Serbie.



Écoutons l'Écriture : « Tous ceux-ci moururent dans la foi, n'ayant pas atteint les promesses, mais les ayant vues et les ayant acceptées de loin, et ils ont témoigné qu'ils étaient étrangers et pèlerins sur la terre. Car ceux qui disent de telles choses font clairement comprendre qu'ils sont à la recherche d'un pays qui leur est propre. S'ils avaient en tête le pays dont ils sont partis, ils auraient assez de temps pour y retourner. Mais en fait ils désirent un meilleur pays, celle dans les cieux. C'est pourquoi Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu »

“ Dieu n'a pas
honte d'être
appelé leur
Dieu.





jrseurope.org

**Nous aimons bien regarder la chaîne
National Geographic, vous savez ?
Et nous voyons combien les gens de
l'Occident aiment les animaux ; alors
pourquoi pas les humains ? Nous
sommes certains que les Européens
prennent soin des droits humains de
chaque personne.**

Routes De l'Espoir



Jesuit Refugee Service (JRS) est une organisation catholique internationale, dont la mission est d'accompagner, servir et défendre les droits des réfugiés et de ceux qui sont contraints au déplacement.

JRS Europe
Chaussée de Wavre 205
1050 Bruxelles
Belgique

Tel : +32 (0)2 554 02 20

jrseurope.org